

# le COURRIER de l'UNESCO

ENTRETIEN AVEC  
Frédéric Rossif

MARS 1990

*si  
l'Histoire  
m'était  
contée*

---

CONSTRUIRE  
LA MÉMOIRE

M 1205 - 9003 - 15,00 F



3791205015001 90030

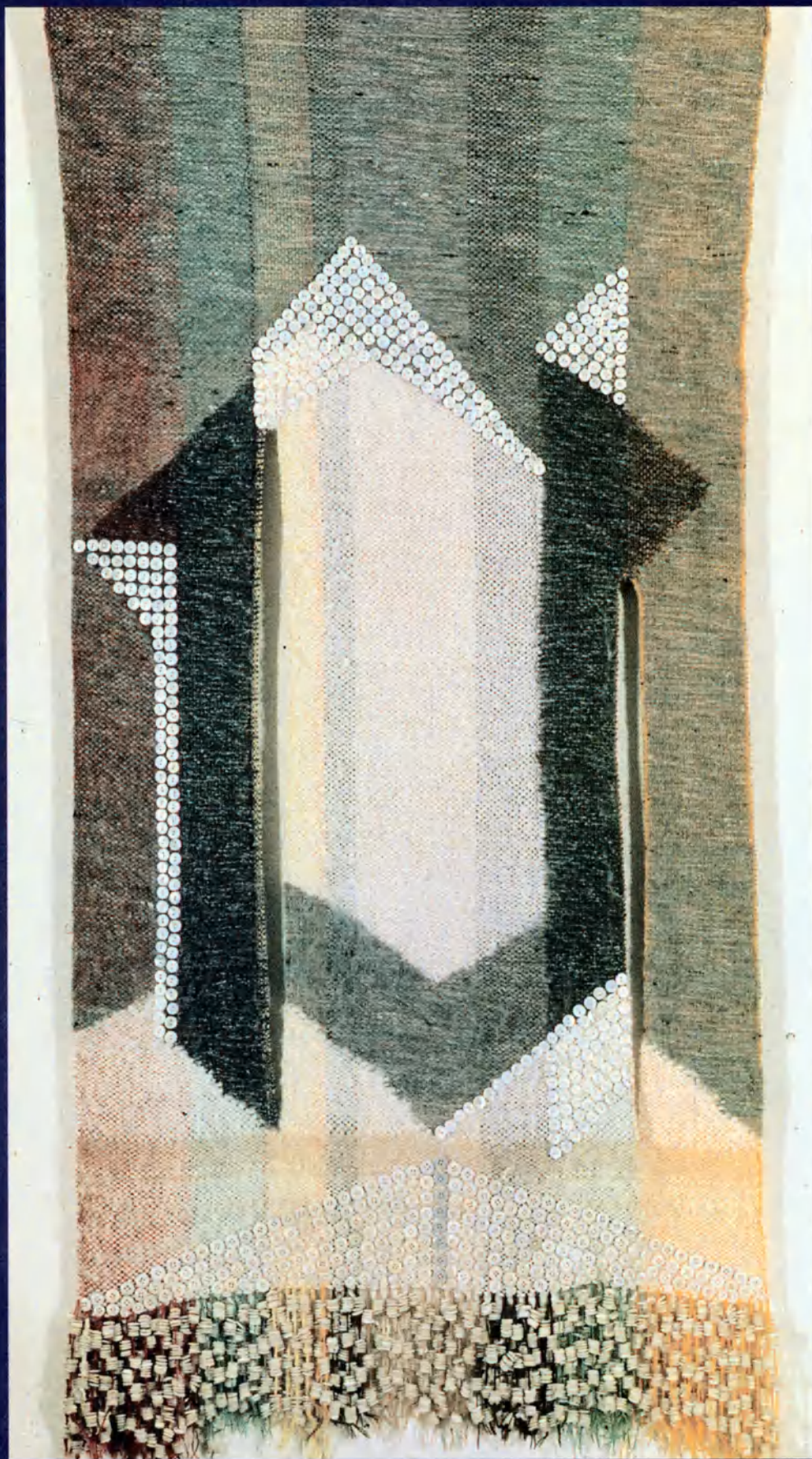
# confluences

Pour cette rubrique « Confluences », envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.

## Liaison graphique

1982, basse lisse avec trame de laine et chaîne de fibres synthétiques, et boutons d'écaïlle, 85 x 178 cm, de Marie et Pierre Dionne.

Cette tapisserie, due à deux artistes québécois, a pour sujet une tête d'homme coiffé d'un tricorne. Son originalité vient de la richesse de son inspiration technique et esthétique. Exécutée sur un métier traditionnel québécois, avec des matériaux classiques et modernes, elle mêle un traitement cubiste de l'espace à un motif inattendu — des boutons rappelant ceux qui constellent certains costumes de cérémonie anglais.





4

Entretien avec  
**FRÉDÉRIC ROSSIF**



45

EN BREF DANS  
LE MONDE... 45

**DIAGONALES**  
Les archives seraient-elles  
une substance hallucinogène ?  
*par Michel Melot* 46

**PORTRAIT**  
Jours parisiens  
de Taha Hussein  
*par Charbel Dagher* 48

**AVENIRS**  
Comment les jeunes voient  
l'Unesco 49

Notre couverture : Karnak, le  
plus vaste ensemble architectural  
de l'ancienne Egypte, avec les  
obélisques d'Hatshepsout et de  
Thoutmosis I<sup>er</sup>.

Couverture de dos : Confucius et  
ses disciples, œuvre coréenne du  
17<sup>e</sup> siècle.

Consultant spécial pour ce  
numéro : François Hartog,  
historien et directeur  
d'études à l'École des hautes  
études en sciences sociales  
(Paris).

11

**SI L'HISTOIRE M'ÉTAIT CONTÉE  
CONSTRUIRE LA MÉMOIRE**

**LA MÉMOIRE ET LE TEMPS**  
*par François Hartog* 12

**HÉRODOTE,  
UN CONTEUR EXTRAORDINAIRE**  
*par Carmine Ampolo* 16

**THUCYDIDE, LE POÈTE**  
*par Paul Cartledge* 20

**CHINE : SOUS L'ŒIL DE L'EMPEREUR**  
*par Huo Datong* 21

« SOUVIENS - TOI »  
Les Juifs face à leur passé  
*par Lionel Kochan* 25

**Christianisme**  
**ENTRE L'ABSOLU ET LE RELATIF**  
*par Friedrich Wilhelm Graf* 30

**Islam**  
**LE RÈGNE DE LA CHRONOLOGIE**  
*par Abdesselam Cheddadi* 35

**AFRIQUE : L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE**  
*par Bogumil Jewsiewicki et V. Y. Mudimbe* 40

**URSS : LA FIN DES TACHES BLANCHES**  
*par Vladlen Sirotkine* 43

Ami lecteur,

L'aventure n'a plus d'horizon géographique. Il n'y a plus de continents vierges, plus d'océans inconnus, plus d'îles mystérieuses. Et cependant, les peuples demeurent par bien des côtés étrangers les uns aux autres, et les coutumes, les espérances secrètes, les convictions intimes de chacun d'eux continuent d'être largement ignorées par les autres...

Ulysse n'a donc plus d'espace physique à parcourir. Mais il a une nouvelle odysée à entreprendre, d'urgence — l'exploration des mille et un paysages culturels, de l'infinie variété des pensées et des sagesses vivantes ; la découverte des multiples de l'homme.

C'est cette odysée que vous propose *Le Courrier de l'Unesco* en vous offrant chaque mois un thème d'intérêt universel, traité par des auteurs de nationalités, de compétences, de sensibilités différentes. Une traversée de la diversité culturelle du monde avec pour boussole la dignité de l'Homme de partout.

# Frédéric Rossif

*Tu as sillonné le monde, parcouru les contrées les plus diverses, rencontré des hommes de partout. Oserais-tu suggérer une définition globale, générale, de l'aventure humaine ?*

— Peut-être dirais-je que l'homme, partout, est un nomade de l'amour... Dans cette courte bagarre qu'est notre passage sur la terre, face à l'immensité du temps, nous cherchons. Nous faisons un parcours du combattant dans lequel nous cherchons ; quoi ? des oasis — des oasis non pour se reposer, mais pour tenter d'être heureux. Le propre du désert est qu'il nous offre des mirages, mais qu'il ne nous renvoie pas d'écho. Alors, nous poursuivons le mirage toujours plus loin, encore plus loin, et c'est toujours un mirage sans écho. A la fin des fins, on atteint le mirage qui, pour certains, est le paradis ; pour d'autres, la paix éternelle ; pour d'autres encore, la mort biologique. La traversée de la vie comporte quelques moments d'amour, qui sont autant d'oasis de bonheur, dans un désert qui ne répond jamais. Ce qui est important, c'est de poser les questions, non d'avoir les réponses.

Dans les pays occidentaux, on prend volontiers comme emblème la devise de Guillaume d'Orange : « Il n'est besoin ni d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. » C'est fort beau. Mais moi, qui suis un peu « ciné-mèteque », je préfère la devise des guerriers zoulous, qui dit ceci : « Si tu avances, tu meurs ; si tu recules, tu meurs ; alors pourquoi reculer ? » Je ressens cela très profondément. Pourquoi s'abaisser, pourquoi subir les humiliations, pourquoi obéir à un tyran, si l'on est destiné à la même mort que lui ?

*Tes références s'enracinent dans des cultures différentes. Tu te sens bien de n'être nulle part en particulier...*

— Mes oasis à moi sont très dissemblables. J'ai toujours recherché des sagesse, des sensibilités autres. Vivant en Occident, je ne veux pas être exclusivement occidental. C'est comme être exclusivement de droite ou de gauche, c'est-à-dire, selon la phrase d'Ortega y

Gasset, se condamner à une hémiplegie morale. Être seulement occidental, c'est se condamner à une hémiplegie poétique. Quelqu'un qui connaîtrait Rimbaud et pas les Veda, c'est quelqu'un qui, sur les sept couleurs de l'arc-en-ciel, en oublierait trois ou quatre. Les Veda m'ont permis d'entrevoir une sagesse qui fait la part du rêve. Ecoutez cette image : « Le soir, après la bataille, les papillons multicolores se posent indifféremment sur les héros morts et les vainqueurs endormis. » Il n'y a rien de plus profond et de plus léger à la fois que cette image du temps qui passe. On pourrait aussi la comprendre comme ceci : les papillons multicolores vivent un jour, mais ils sont là depuis 80 millions d'années ; les éphémères, ce ne sont pas les papillons, ce sont les hommes. Les papillons se croient éternels parce que, depuis 80 millions d'années, lorsque l'un d'eux meurt, il a déjà produit, par un acte d'amour, la naissance suivante...

*Tu parles de la vie, de l'amour, de la mort, comme quelqu'un qui aurait regardé la mort en face...*

— C'était en Iran, pendant le tournage des *Opéras sauvages*. Nous suivions des loups. Il y a des loups superbes dans les montagnes aux confins de l'Iran et de l'Irak. Nous avons repéré un loup avec sa louve et ses petits, et nous le filions en hélicoptère. Le loup a ralenti pour nous inciter à le poursuivre et permettre à la louve et aux petits de se sauver. J'ai dit : « Jouons le jeu, aidons-le. » Nous l'avons suivi, laissant s'enfuir la louve et ses petits. Le propre du loup est de se sacrifier pour sauver les autres. C'est un animal timide et courageux. A un moment donné, notre loup se retourne brusquement. Pour le suivre, l'hélicoptère fait demi-tour et heurte la montagne. Le moteur a eu un raté. Durant quelques secondes, trois ou quatre tout au plus, nous avons eu grand peur. La peur doit libérer dans le cerveau certains éléments chimiques qui, en fusionnant, établissent un étrange contact... Pendant ces trois secondes, j'ai vu toute ma vie se dérouler devant moi avec une lenteur et une précision extraordinaires. C'est une autre perception du temps.



Célèbre cinéaste et réalisateur de télévision, Frédéric Rossif est surtout connu pour ses films consacrés aux animaux (*La fête sauvage*, 1973). Mais il est l'auteur d'une œuvre multiple, comprenant aussi des films d'histoire (*Mourir à Madrid*, prix Jean Vigo 1963, et, tout récemment, *De Nuremberg à Nuremberg*), des films d'art (*Picasso*, 1982) et des œuvres de fiction (*Aussi loin que l'amour*, 1971). Dans le travail sur l'histoire comme dans l'enquête documentaire, qu'il filme les hommes, les animaux ou les arbres, Rossif nous dit surtout, en images somptueuses, la splendeur de la vie. Ami de longue date du *Courrier de l'Unesco*, il répond ici aux questions de la Rédaction.



*La mort encore, et les papillons multicolores — c'est le sujet d'un de tes films les plus connus, Mourir à Madrid.*

— *Mourir à Madrid*, c'était il y a longtemps. Ce film a été très attaqué à sa sortie. Par l'extrême droite, naturellement, mais par l'extrême gauche aussi. Par tous ceux qui ne voient que le blanc et le noir dans la vie. Et qui ignorent que, dans le dernier des salauds, il peut y avoir une lueur de poésie qu'il faut savoir saisir au bon moment. La vérité de la vie, heureusement, est multicolore. La subtilité et les contrastes des situations historiques sont tels que jamais l'histoire ne ressemble à une idéologie.

*Il n'y a pas que le blanc et le noir, mais, dans certains de tes films, il y a, en tout cas, beaucoup de noir.*

— Il faut tenter d'expliquer le noir le plus noir. Par exemple, en présentant la montée du nazisme, il faut montrer l'inflation terrifiante : une miche de pain qui vaut des milliards de marks. L'humiliation aussi. C'est Dostoïevski qui a dit : ceux qui souffrent terriblement font des choses terribles. Si on ne prend pas en compte l'humiliation accumulée, il est impossible de comprendre l'émergence du nazisme il y a cinquante ans — ou, de nos jours, le problème du terrorisme. L'humiliation est une des choses qui font que l'on ne prête plus attention à sa vie. Non seulement on accepte de la risquer, mais on n'y fait plus attention. L'humiliation est l'impalpable structure qui, depuis des siècles, empêche les peuples d'Orient et d'Occident de se rencontrer.

*Il y aurait un grand film à faire sur l'histoire de cette humiliation. Mais comment serait-il reçu, de part et d'autre de l'impalpable frontière ?*

— On ne sait jamais quelle heure il est à l'horloge invisible de l'histoire, on ne sait jamais quelle heure il est dans les goûts du public. Monsieur de Fontenelle, centenaire, l'a dit autrement, sur son lit de mort. A quelqu'un qui lui demandait quel mal il sentait, il a répondu : « Aucun, si ce n'est celui d'exister. Je 5



Sitting Bull et Buffalo Bill, document historique figurant dans *Pourquoi l'Amérique ?* (1970), film de Frédéric Rossif.

sens une grande difficulté d'être. » C'est lui, aussi, qui remarquait que, dans une salle de théâtre, 999 personnes d'intelligence moyenne sont, ensemble, plus intelligentes qu'un génie seul parce qu'elles « se cotisent pour comprendre ». Il avait senti la capacité décuplée d'émotion, de compréhension, d'un public rassemblé, ce mystère de l'intelligence collective qui fait que chacun comprend mieux les nuances de la pièce de théâtre parce que l'amour de l'un passe dans l'amour de l'autre, l'émotion de l'un entraîne, dans un orage, l'émotion de l'autre. Cette identité collective peut s'incarner dans des rassemblements plus équivoques. A l'époque des croisades, en France, il y avait un très grand orateur qui s'appelait Bernard, saint Bernard. Il parlait en latin ; les gens ne comprenaient pas ce qu'il disait ; ils partaient quand même, en masse, vers un tombeau vide.

Au cours des années cinquante, lorsque le président égyptien Abdel Nasser parlait pendant des heures devant un micro, les gens ne comprenaient pas tout ce qu'il disait. Pourtant, sa voix métallique émettait une étrange vibration, une musique qui venait avec le vent du désert, qui épousait les sonorités de la langue arabe, et qui poussaient ses compatriotes, eux aussi, à aller libérer un autre tombeau vide. Cette forme de compréhension collective peut devenir mythologique, peut devenir dramatique.

*Revenons à ce qui est ton domaine de prédilection, l'audiovisuel. En ce domaine, à quoi ressemblent les années qui viennent ?*

— L'audiovisuel de la décennie qui commence fera appel aux arlequins de la mémoire, aux civilisations,

aux histoires des hommes ; il fera appel au cœur, à des acteurs géniaux qui parleront de nous tout simplement, à la sensibilité des arbres et des animaux, à une culture de la vie, partout diffuse depuis des siècles, depuis des millénaires. En résumé, il fera appel au cœur et à la mémoire. De plus en plus, les émissions du cœur et de la mémoire feront plus d'« écoute », comme on dit, que celles construites d'après le « modèle américain », d'ailleurs en fin de course.

*Qu'est-ce que le « modèle américain » ?*

— Le modèle américain, à la télévision par exemple, c'est ce type d'émission où l'on mélange les variétés et les chances de gagner de l'argent, où règnent l'appât du gain et une démagogie au ras des pâquerettes, où l'on veut embrasser un public que l'on suppose avide et borné. Autre exemple du modèle américain : « Dallas », où l'on montre à des pauvres gens, qui parfois crèvent de faim, les inimaginables aventures d'inimaginables milliardaires. Mais, à mon avis, même aux Etats-Unis, ce genre est fini : les turpitudes des héros de « Dallas » n'intéressent plus personne.

A la base de ce modèle, il y a cette idée : « le public aime cela, donnons-lui ce qu'il aime ; il y a chez le public une absence totale de rêve, donnons-lui l'absence de rêve, pour le coller au poste ». Mais, maintenant, le public a réappris à rêver. Et peu à peu ce fameux modèle américain s'effondre. Ce sont les Américains eux-mêmes, les premiers, qui s'en sont rendu compte, car ceux qui dirigent les médias aux Etats-Unis sont des malins. Ils ont compris, avant tout le monde, que ce modèle était fini, qu'ils ne peuvent plus se contenter de présenter un policier incolore où il y a

toujours une poursuite en voiture, une femme nue, une cascade, etc. C'est fini. La mécanique à répétition ne joue plus. Ces images et ces situations sont à ce point mémorisées qu'elles n'accrochent plus le public...

*Que font les Américains pour dépasser cette situation ?*

— Ils sont en train de revenir à l'intelligence, à un autre consensus. Ils veulent revenir à Alexandre Dumas, à Walter Scott, à Shakespeare. Tout à coup, ils comprennent que le monde, ayant vieilli, retrouve sa poésie. Le cœur du monde se fait vieux, il est comme un fruit mûr, il est plus doux et plus poétique...

*De ce nouveau consensus, Spielberg et Lucas auraient été les éclaireurs ?*

— Oui, ce sont des éclaireurs. Rappelons-nous la *Guerre des étoiles* ; c'est un film d'une grande beauté, avec des images qui sont d'un peintre surréaliste. Spielberg et Lucas, les premiers, ont compris le pouvoir de la légende et du mythe. Il y a sûrement eu un temps où les hommes et les animaux savaient communiquer entre eux. Dans toutes les religions, aussi bien les religions païennes que les religions monothéistes ou bouddhistes, le rêve suprême est celui du paradis terrestre. Le seul mythe qu'elles aient en commun, c'est l'idée du paradis terrestre, c'est-à-dire l'idée d'un lieu où les hommes, les animaux et les éléments se parlent, l'idée d'un monde de communication et de paix.

*Est-ce là ce que tu as cherché dans tes films sur les animaux ?*

— Ce que j'ai cherché dans mes films sur les animaux, c'est le sens d'une phrase de Gaston Bachelard qui m'a profondément marqué, et que je répète depuis que j'ai commencé à faire du cinéma : « Les animaux sont nos plus anciens compagnons de songes. » Avant que l'homme ne se tienne debout, avant qu'il ne commence à penser, il a vécu dans la compagnie permanente et directe des animaux. Les animaux ont été ses premiers modèles sur les parois des grottes, ses premiers emblèmes totémiques ; ils lui ont inspiré ses peurs, ses joies, ses rêves ; le chant des oiseaux a été, pendant des dizaines de millénaires, sa seule musique.

*Pour toi on dirait que communication est synonyme de poésie...*

— La communication du rêve, de l'immanence, nous est de plus en plus nécessaire, de plus en plus indispensable. Mais il faut aussitôt ajouter : elle ne peut se déployer que dans un régime démocratique. La démocratie, comme disait Churchill, c'est le pire des régimes, à l'exception de tous les autres. La communication en démocratie, c'est la pire des communications, mais il n'y a pas d'autre manière de communiquer vraiment. Du fait même de la nécessaire dialectique du oui et du non, de la provocation et de la réponse, qui donne à nos propos la juste mesure, la part de soleil et d'ombre.

*La démocratie, heureusement, vient de faire de formidables pas en avant. Au détriment de l'idéologie. La communication, au sens le plus fort du terme, en sera fortifiée. Et la culture ?*

— On peut même dire : l'ère des idéologies prend fin, l'ère des cultures commence... En ce sens que les libertés, qui émergent des carcans idéologiques, feront enfin surgir les cultures profondes de chaque pays. Voyez, par exemple, la démocratisation en Union soviétique. Elle libère enfin tous les faisceaux enfouis de la culture de cet immense pays : le roman, la poésie, la musique, la religion aussi. La culture a besoin de ce concert d'instruments multiples, pour créer les sons extraordinaires que sont la mémoire et l'intelligence des hommes.

*Tu ne crains pas les contradictions, les tensions, voire les déchainements d'agressivité ?*

— Un créateur est toujours *contre*. Il n'est jamais soumis. Pourquoi ? Parce qu'il prévoit ce qui va venir et que les autres, autour de lui, ne voient rien. Un grand créateur est aussi un prophète. Un prophète est quelqu'un qui se souvient, qui a la mémoire absolue de l'avenir, parce qu'il connaît le passé. Mais, encore une fois, pour le retour de toutes les mémoires, il n'y a qu'un seul lieu, qu'une seule agora, c'est la démocratie.





*A l'échelle mondiale, alors ?*

— A l'échelle mondiale, bien sûr. Pour le Nord de la planète, c'est déjà en marche. Pour le Sud, cela ne saurait plus tarder trop longtemps. Partout, la démocratie chassera les peurs, brisera les inhibitions, permettra toutes les provocations et toutes les poésies. Elle permettra enfin aux gens de rêver, et de mourir, librement.

*Qu'as-tu à répondre à ceux qui considèrent que tu es un peu trop perdu dans les nuages de la poésie et du rêve, que tu n'as pas assez les pieds sur terre, alors que le monde est plein de souffrances, de convulsions, de drames ?*

— Il n'y a personne de plus réaliste que les poètes. En 1936, Paul Eluard écrivait : « La terre est bleue comme une orange. » Tout le monde a ri. Quand le premier engin spatial américain, Pioneer, a photographié la terre, on a « vu » que la terre ressemblait à une orange bleue. Eluard avait devancé Pioneer ! Seuls les poètes sont réalistes. Ils vont à l'essentiel.

Cela me fait penser à un entretien que j'ai eu avec Mao Zedong. La dernière question que je lui avais posée était la suivante : « Monsieur le Président, croyez-vous le communisme soit une politique d'avenir pour la Chine ? ». Il m'avait répondu par la négative. Cela se passait dans cette grande salle du Palais des Empereurs, dans la Cité Interdite, pleine de grands fauteuils recouverts de housses blanches. Il y avait, derrière Mao Zedong, Lin Biao et Zhou Enlai. A la réponse du Président, Lin Biao avait sursauté, Zhou Enlai n'avait pas bronché — ce qui signalait, déjà, la différence entre les deux hommes.

Puis Mao avait poursuivi : « Vous savez, chez nous qu'est-ce que deux cent cinquante ou trois cents ans ?

A peine un tiers de l'époque des T'ang... Les T'ang ont régné chez nous mille ans. » Cette réponse de Mao était subtile et belle. Je crois qu'il avait voulu me dire : pour vous, Occidental, qu'est-ce que l'avenir politique ? La prochaine élection ? Pour nous, l'avenir politique, c'est trois siècles...

Et je me dis : quel extraordinaire apport à l'histoire et à la culture du monde, à la connaissance profonde des hommes et des choses, la Chine libérée pourra nous offrir en s'inspirant simultanément des préceptes de Confucius, du Tao, des vieux poètes chinois, de Sun Yat Sen et de Mao Zedong... Ce rameau majeur de l'histoire universelle, largement isolé du reste de l'humanité depuis cinq mille ans, rayonnera alors vers nous, nous offrant sa mémoire comme un inestimable trésor perdu et enfin retrouvé...

*On pourrait peut-être, pour conclure, définir le projet de magazine culturel télévisé que tu prépares avec le Courrier de l'Unesco ?*

— Oui. On va faire ensemble ce magazine, que nous avons décidé d'intituler le « Divan de Schéhérazade ». Cela fait des années qu'on se connaît, qu'on y réfléchit, qu'on en discute, on n'a pas pu le monter jusqu'ici, parce que la vie est ainsi faite de mariages réussis, d'amours illusoire et d'occasions perdues — ou d'occasions que nous croyons perdues, qui, en réalité, n'étaient simplement pas mûres. Maintenant l'occasion est là.

Le « Divan de Schéhérazade » doit répondre à un besoin devenu urgent. Avec des thèmes pluriculturels, de grands reportages embrassant la planète, des interviews de créateurs et de savants, des bibliothèques qui formeront une seule bibliothèque et des musées qui formeront un seul musée, avec les trois cents merveilles du monde qui formeront une seule chaîne de merveilles, notre magazine devra aller au devant d'un immense désir de rêve et de connaissance mêlés, de voyage émerveillé à travers les continents de la culture et les océans du savoir. C'est exactement le genre d'émissions pour la télévision de demain qu'il nous faudra offrir dès aujourd'hui.

Au fond, ce magazine, nous sommes pour ainsi dire obligés de le faire : il y a quelque chose qui nous mène, presque à notre insu, une sorte de fluide qui est dans l'air, qu'on appelle l'opinion publique, que personne n'a jamais pu définir et qui nous définit tous. Nous ne savons pas pourquoi, mais nous savons que c'est cette forme d'expression qui est nécessaire. Les signes avant-coureurs sont partout. Et d'abord, dans la montée des espérances démocratiques qui, de plus en plus, appellent une créativité libérée du mépris de l'autre, et fondée, au contraire, sur le respect de tous les autres.



*Tous les autres... Il y a des ponts à jeter entre l'Est et l'Ouest, mais aussi entre le Nord et le Sud, c'est-à-dire entre les sociétés de culture européenne et toutes les autres sociétés...*

— Ce sont ces ponts qui manquent le plus. Notre magazine devra les multiplier en se faisant le traducteur des chants de tous les poètes, l'amplificateur de tous les tam-tams, le tambour par lequel la musique africaine ou asiatique trouvera le rythme qui touchera les Occidentaux... Le secret consiste à ne pas donner à voir, ou à entendre, la création brute, mais à la mettre en situation, à la relier à ce qui l'éclaire. Si, par exemple, on veut présenter la culture indonésienne à un public européen, on commencera par montrer des visages d'Indonésiens au milieu des couleurs qui leur sont chères ; puis une vue aérienne de cette géographie rurale de l'Indonésie, faite de tout petits lopins — un cadre abstrait. Ensuite, on entre dans le temple de Boroboudour, exemple sans précédent d'un sanctuaire bouddhiste sauvegardé et réhabilité, à grands frais, par un peuple musulman. Enfin, vous passez la musique de gamelan, une des plus belles musiques du monde. Les Européens suivront alors sans peine le rythme de cette musique, qui a pourtant un système de partitions très subtiles. Si vous leur aviez donné à entendre, sans transition, ces partitions très subtiles, ils auraient été choqués. Il s'agit donc, pour nous, de remettre dans leur aura naturelle, poétique, des phénomènes culturels qui seront alors immédiatement accessibles à tous.

Un autre exemple. Les derviches tourneurs, qui vivent dans les montagnes entre l'Irak et l'Iran. Ces derviches tourneurs, si vous les montrez sans préambule, en train de danser jusqu'à la transe, cela aussi choquerait le grand public. Mais si vous commencez par les prendre tels qu'en eux-mêmes, si vous pénétrez dans leurs tentes, avec un superbe ralenti sur les vols de cigognes dans le ciel, si, ensuite, vous suivez un loup dans la montagne, qui trouve tout seul le chemin du sanctuaire où les derviches ont commencé à chanter, si vous expliquez que derviche veut dire pauvre, et si le téléspectateur voit enfin, en une succession de plans fixes, les derviches qui reprennent l'élan des cigognes... alors ils seront perçus, acceptés autrement. Nous sommes les introducteurs, les médiateurs, voilà ce que nous sommes. Chaque culture a besoin, auprès des autres, d'une médiation. Nous devons offrir cette médiation aux cultures du Sud, auprès des cultures du Nord. Et réciproquement d'ailleurs.

Le « Divan de Schéhérazade », c'est le miracle de cette merveilleuse jeune fille qui, pendant mille et une nuits, va tenir en haleine le sultan en lui racontant des histoires d'ailleurs. Ce miracle nous rappelle, tout simplement, que le langage est fait pour apprendre aux enfants des hommes à connaître les rêves des autres. C'est cela qui est important et c'est cela que nous allons tenter de faire ensemble — pour les téléspectateurs du monde entier. Nous serons alors, pour ces derniers, les scénaristes des songes annonciateurs du troisième millénaire. ■





TOUTES les sociétés ont une histoire ; toutes n'ont pas fait de l'histoire, ni pratiqué la même histoire. Selon les formes d'organisation sociale et les systèmes de pouvoir, selon l'utilisation ou la non-utilisation de l'écriture, selon la nature de la religion dominante — présence ou absence de textes révélés, d'un Dieu transcendant —, selon les rapports entretenus avec le temps et avec la mort, les diverses civilisations ont accordé des statuts différents au jeu de la mémoire.

Il devient aujourd'hui de plus en plus difficile de rendre compte de cette multiplicité de systèmes de représentation : une certaine forme d'histoire tend en effet à devenir une évidence, voire une exigence universelle : histoire à déroulement chronologique irréversible, histoire du prince, de la nation, du peuple ; du monde.

Nous assistons même à une sorte d'accélération de cette histoire : tout groupe, toute institution, tout Etat, se sent désormais requis d'écrire sa propre histoire. Non seulement celle qui est faite, mais celle qui se fait sous nos yeux : la télévision ne nous apporte-t-elle pas son lot de gestes ou de phrases « historiques » à consommer quotidiennement ? Une histoire au présent qui se regarde comme si elle était, déjà, du passé ! Avec l'ère des médias, nous sommes peut-être entrés dans l'âge du « tout historique ».

Mais parallèlement se manifeste le souci, parfois l'obsession, de présenter les perceptions historiques antérieures, de reconstruire les mémoires perdues, effacées, réprimées — honteuses ou glorieuses —, mémoire orale ou écrite, précoloniale ou contemporaine, mémoire d'Auschwitz ou du Goulag, mémoire surtout des victimes de l'histoire. La mémoire devient objet d'histoire tandis que s'élabore une histoire de la mémoire...

*Le Courrier de l'Unesco* a voulu explorer ce vaste territoire. Mais pour réfléchir aux surgissements des multiples formes de l'histoire, mettre en perspective certains cheminements, esquisser quelques comparaisons, il nous est vite apparu qu'un numéro ne suffirait pas. Nous avons donc décidé d'y consacrer deux numéros successifs.

Le premier, que nous vous présentons aujourd'hui, a pour thème *Histoire et mémoire* — ou comment l'histoire a apprivoisé le temps... et vaincu l'oubli.

Allégorie de l'Histoire  
écrivain sous la direction  
de Minerve (détail).  
Tableau de Charles Joseph  
Natoire (1700-1777).

*D'une culture à l'autre,  
la conception du temps varie.  
Nullement synonymes,  
mémoire et histoire forment  
parfois un couple conflictuel.*

# La mémoire



# et le temps

PAR FRANÇOIS HARTOG

LORSQUE nous parlons, aujourd'hui, de l'histoire, écrit en substance l'anthropologue français Louis Dumont, nous n'avons pas en vue seulement une chronologie absolue ou relative, nous avons en vue une chaîne causale, ou mieux un ensemble de changements significatifs. Vivre dans l'histoire, c'est pour nous percevoir l'être des hommes, des sociétés, des civilisations dans leur développement à travers le temps. Pour un peu, nous irions jusqu'à croire que seul le changement a un sens et que la permanence n'en a pas, alors que la plupart des sociétés ont cru le contraire.<sup>1</sup>

Cette conception du temps comme vecteur et facteur de progrès apparaît au 18<sup>e</sup> siècle dans l'Europe des Lumières : c'est la reprise laïcisée d'une vision chrétienne scandée par la Création, l'Incarnation et la Fin des temps. Elle trouve son accomplissement dans la philosophie de l'histoire de Hegel et dans le matérialisme historique de Marx. La vérité n'est plus dans un Livre, c'est l'histoire qui se donne comme le livre véritable de « l'âme humaine dans les temps et les nations » (Herder), où se déchiffre l'immortalité, du moins virtuelle, de l'humanité.

Le temps devient, dans la pratique historique, un instrument : il s'identifie à la chronologie, principe de classification par excellence. Le péché majeur, c'est alors l'anachronisme.

Et cependant d'autres rapports au temps existent — des temps autres — où la loi de la succession est remplacée par des phénomènes d'empilement, de superposition, d'imitation, de coexistence, de réabsorption.

## Une mémoire hors du temps

Ainsi, dans l'Inde brahmanique, la mémoire ne se soucie pas de l'enchaînement des souvenirs et de leur distribution selon une chronologie. On chercherait en vain, écrit l'indianiste français Charles Malamoud, l'idée d'un « monde de la mémoire ». « Bien loin de dessiner les contours d'une biographie, les souvenirs font des limites de la personne une zone floue et une boucle non close. » Au point que « si j'ai maîtrisé les techniques appropriées, et surtout si j'ai gagné les mérites nécessaires, je puis, comme on sait, me souvenir de mes vies antérieures ».

A côté de cette mémoire ordinaire, tournée vers la remémoration, il en existe une autre, travaillée, réservée, étroitement contrôlée, tout entière tendue vers la mémorisation. Sur elle repose l'apprentissage par cœur du texte sacré du Veda : livre, à coup sûr, écrit depuis le 3<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au moins, mais qui, pour sa



Construction de la tour de Babel. Peinture flamande du 16<sup>e</sup> siècle.

transmission, fait fonds non sur l'écriture, mais d'abord sur la voix. Par toute une série de techniques très élaborées conduisant à « désarticuler » le texte, les Brahmanes en assurent la progressive « incorporation » à la personne de l'élève. Car la récitation doit se faire sans faute : une erreur serait tout à la fois un péché et une catastrophe sur le plan rituel. Au terme de cette ascèse, le texte se donne comme un objet dégagé de tout contexte et intemporel.

Avec cette culture de la mémoire, on est aux antipodes du souci historiographique tel que l'a développé l'Occident : autre temporalité, autre mémoire, autre historicité.

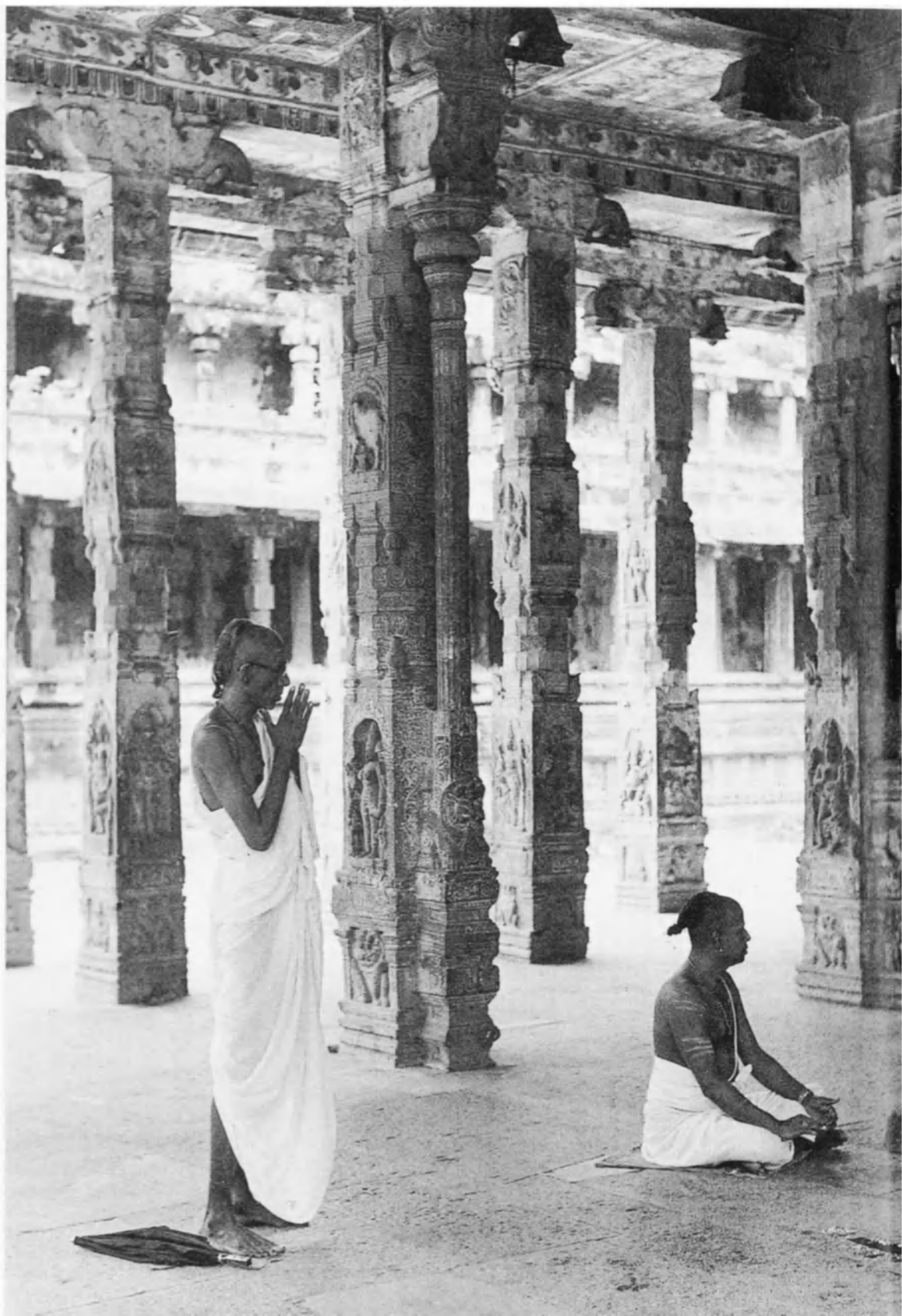
## Histoire au passé, histoire au présent

Dès l'ouverture de ses *Histoires*, Hérodote, le père de l'histoire occidentale, affirme, en effet, vouloir sauver de l'oubli les marques de l'activité des hommes. Face à l'immuabilité de la nature et à l'immortalité des dieux, l'historien répètera par sa parole et conservera par son écriture ces traces foncièrement éphémères. Successeur de l'aède épique, il se pose en « maître » d'immortalité.

Si d'emblée histoire et mémoire ont partie liée, leurs relations ont été complexes, changeantes, conflictuelles. Déjà Thucydide, convaincu que



Brahmane vishnouite le front orné de versets sacrés. Ci-contre, brahmanes en prière dans le temple de Çiva à Chidambaram, en Inde du Sud.



FRANÇOIS HARTOG, historien français, est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris). Il travaille sur l'historiographie ancienne et moderne. Entre autres ouvrages, il a publié *Le miroir d'Hérodote* (Gallimard, Paris 1980) et *Le 19<sup>e</sup> siècle et l'histoire : le cas Fustel de Coulanges* (PUF, Paris 1988).

seule l'histoire du présent peut être « scientifique », conclut que l'histoire se fait largement contre la mémoire, toujours fautive. Et ses lointains collègues du 19<sup>e</sup> siècle en tiennent, eux aussi, pour une stricte séparation entre l'une et l'autre, mais au nom, cette fois, de l'idéal d'une histoire au passé et rien qu'au passé — l'histoire s'achève là où commence la mémoire.

Ce n'est que depuis peu que s'est produit un retournement : la mémoire a envahi le champ de de l'histoire. D'où l'obligation de repenser les deux. Comment, s'agissant de l'extermination des Juifs par les nazis — la Shoah —, concilier l'exigence de mémoire avec la nécessaire histoire ? Tenue jusque-là pour impure, la mémoire devient un objet d'histoire : il y a désormais une histoire de la mémoire.

## Un peuple-mémoire

*Zakhor*, « Souviens-toi » en hébreu, telle est l'injonction qui vient scander le récit biblique et tout le judaïsme. Sans cesse Israël reçoit l'ordre de se souvenir, de ne pas céder à l'oubli. *Zakhor*, c'est aussi le titre d'un livre de Yosef Yerushalmi, qui part de cet impératif de mémoire pour étudier le rapport des Juifs à leur passé. Texte sacré, texte écrit, la Bible est d'abord un texte révélé, comme le Veda. De même, on doit étudier la Torah<sup>2</sup>, apprendre, mémoriser.

Mais le rapport au livre est tout autre que dans le cas du Veda. Rien qui conduit à le désarticuler et à le décontextualiser. Importe, au contraire, ce qui s'est passé, l'événement lui-même, et la manière dont il est advenu : à commencer par la révélation divine. La révélation est histoire et, depuis la sortie du Paradis, le temps des origines s'est mué en temps historique. Aussi le récit biblique, historique dans son économie profonde, se doit-il d'être la mémoire de cette marche du temps et des hommes : mémoire de l'histoire ou mémoire des hommes.

Mais l'exigence de mémoire n'entraîne nulle curiosité pour le passé en tant que tel. Ni l'idée qu'il faut, comme le voudra Hérodote, sauver de l'oubli les *erga*, — les marques, qui en valent la peine, de l'activité des hommes. Le seul passé qui importe est celui des interventions de Dieu dans l'histoire avec les réactions humaines qu'elles entraînent.

Or, si les Juifs ne renoncèrent jamais à l'impératif de mémoire, vint un temps où ils n'écrivirent plus d'histoire. Peut-être même furent-ils d'autant plus un « peuple-mémoire » que cessa cette écriture ? Mémoire et histoire, jusqu'alors réunies, paraissent se séparer. La littérature rabbinique, après la Bible, n'a rien d'historiographique.

La ligne de partage coïncide, a-t-on fait remarquer, avec le synode de Yabneh (vers 100 après J.-C.), qui a fixé le canon définitif de la Bible. Comme l'exception venant confirmer la règle, se dresse du côté de l'historiographie la figure de Flavius Josèphe, prêtre et historien. Bien qu'il

faille attendre des siècles avant de voir apparaître un autre Juif qui se déclare historien, Yerushalmi estime qu'il serait faux de conclure à un désintérêt des rabbins pour l'histoire ; au contraire, leur attitude s'explique mieux si on leur prête une « imprégnation absolue » par l'histoire. Livre de l'histoire advenue, la Bible donne aussi la trame de toute l'histoire présente et future. Le sens en est clair, tout le reste n'est que contingence sans intérêt véritable.

Seule cette *fin* de l'histoire, de son écriture du moins, importe ici. Elle pose tout un ensemble de difficiles questions et notamment celle-ci : quel lien se noue entre l'histoire et le lieu ? En



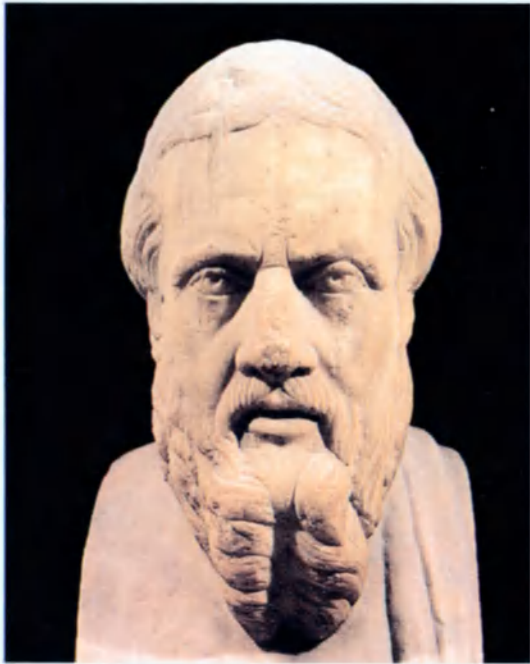
Torah conservée dans la synagogue du vieux Caire.

l'absence de lieu, le second Temple une fois détruit, l'écriture de l'histoire est-elle (encore) possible ? A nouveau Flavius Josèphe pourrait témoigner, lui qui souligne avec force le lien entre l'historiographie, dans sa possibilité même et son exercice, et le Temple qui, seul, accrédite et autorise l'« historien ».

Quant à Yabneh, l'école ouverte par Yochanan ben Zakkai, au moment de la destruction du Temple, elle fut un « lieu de mémoire », mais pas un atelier d'histoire. Freud, en 1938, le dit admirablement : « Le malheur politique de la nation [juive] leur apprit à apprécier à sa valeur la seule propriété qui leur fût restée, leur Ecriture. Immédiatement après la destruction du Temple de Jérusalem par Titus, le rabbin Yochanan ben Zakkai sollicita l'autorisation d'ouvrir la première école où l'on enseignait la Torah, à Yabneh. De ce moment ce furent l'Ecriture sainte et l'intérêt spirituel qui tinrent ensemble le peuple dispersé. » ■

1. Louis Dumont. *La civilisation indienne et nous*, Armand Colin, Paris 1964.  
2. Les cinq premiers livres de la Bible hébraïque. N.D.L.R.

# Hérodote, un conteur extraordinaire



PAR CARMINE AMPOLO

« VOICI l'exposé des recherches menées par Hérodote d'Halicarnasse, afin que les événements humains ne disparaissent pas avec le temps et que les grandes et merveilleuses actions accomplies par les Grecs et les Barbares ne perdent pas leur renommée, concernant en particulier les raisons pour lesquelles ils se livrèrent combat. »

Avec ce préambule à ses *Histoires*, Hérodote nous donne ce qui est sans doute la première définition des buts, du métier de l'historien. Une soixantaine d'années plus tôt, son précurseur, Hécatee de Milet, qui s'attacha surtout à rationaliser les légendes du patrimoine mythique des Grecs, précisait ses intentions en ces termes : « Ainsi parle Hécatee de Milet : j'écris ces choses pour autant qu'elles me semblent véridiques ; en fait, les légendes des Grecs sont nombreuses et ridicules, du moins à mes yeux. » Par là il affirmait déjà le rôle de l'auteur, jusqu'à l'exaspération, et posait les deux exigences qui commanderont, dans le monde hellénique, le genre historiographique : l'écriture et la véracité.

Mais avec Hérodote le ton change. Il ne

cherche pas à donner son interprétation personnelle de ce qui se raconte (le plus souvent il confronte entre elles les différentes versions qu'il a recueillies), il veut exposer ses recherches, relater ses enquêtes. L'histoire telle qu'il l'entend est à la fois recherche et conte. Avec lui apparaît donc ce qui constituera pendant des siècles les deux composantes majeures de l'historiographie grecque. Elle mettra en avant tantôt l'une tantôt l'autre, mais en accordant toujours la priorité, même chez les historiens les plus narratifs, à l'impératif de véracité.

## Le conteur

Quand Hérodote définit son œuvre comme une « exposition de ses recherches », la « narration d'une enquête », il faut comprendre par ce terme ambivalent aussi bien la transmission orale d'une histoire que sa formulation écrite. L'oral et l'écrit se mêlent étroitement dans les *Histoires*. Hérodote, en effet, présentait les différents récits composant son ouvrage, les *logoi*, au cours de



A gauche, buste d'Hérodote. Ci-dessus, entrée solennelle de Cyrus à Babylone, gravure anonyme, vers 1820.

CARMINE AMPOLO, historien italien, est professeur d'histoire grecque à l'université de Pise. Il a étudié les origines de Rome, la politique et la société grecques ainsi que les rapports entre mythe et histoire. Il a publié notamment *La città antica* (1980, « La ville antique ») et *Le vite di Teseo e di Romolo* (1988, « Les vies de Thésée et de Romulus »).





lectures publiques. Les allusions aux réactions des auditeurs qu'on trouve dans le texte même le confirment, ainsi que la structure circulaire de sa prose.

Cette pratique a influé profondément sur la composition, qui peut paraître hétérogène, avec ses innombrables digressions s'imbriquant parfois les unes dans les autres comme des boîtes chinoises ou des poupées russes. Plus peintre que sculpteur, Hérodote excelle à raconter et sait l'art de captiver, par un détail, un épisode ou un personnage, l'auditeur-lecteur.

Souvent, Hérodote relate un conte : l'oral s'ajoute à l'oral. Ainsi, après avoir raconté la victoire des Athéniens sur les Perses à Marathon, il enchaîne avec l'histoire d'Epizelos qui perdit la vue dans la bataille sans avoir été frappé : « J'ai entendu dire qu'Epizelos, parlant de son malheur, racontait qu'il lui avait semblé qu'un hoplite d'immense stature, dont la barbe recouvrait complètement le bouclier, s'était placé devant lui et que, l'ayant dépassé, ce fantôme avait tué le soldat combattant à ses côtés. Cela, à ce que l'on m'a dit, est le récit d'Epizelos. » On aurait tort

de voir seulement ici un des nombreux cas où Hérodote rapporte une information orale. C'est un exemple du jeu de miroirs qu'on retrouve continuellement : Epizelos fait le récit de son histoire, d'autres la répètent, Hérodote l'entend et la raconte à son tour.

Ce n'est pas le seul goût du prodigieux et du merveilleux — si souvent reproché à Hérodote — qui s'exprime ici, mais le plaisir d'intriguer, de surprendre. Il sait exciter la curiosité parce que la sienne est immense. Il voudrait connaître chaque détail étrange, les coutumes de chaque peuple, toutes les merveilles — événements, inventions ou monuments comme les pyramides d'Égypte, le labyrinthe de Moëris et les murs de Babylone. Pour connaître, Hérodote voyage, il s'enquiert auprès d'informateurs du pays — doctes, prêtres ou personnes anonymes : « Désireux de savoir, j'interroge. »

Le motif de cette frénésie de recherche apparaît clairement dans le préambule : l'historien doit lutter contre le temps, conserver ce qui lui semble mémorable. Dans les cités et les sanctuaires grecs, on trouvait déjà des spécialistes de la mémoire



Combat entre Grecs et  
Barbares. Frise de marbre  
du monument des Néréides  
(vers 400 av. J.-C.) de  
Xanthos, en Asie Mineure.  
British Museum, Londres.

(*mnemones*) chargés de rappeler et d'enregistrer les faits divins ou humains. Mais le plan sur lequel se situe notre historien est nettement supérieur à celui, purement administratif et juridico-sacré, des *mnemones*. Les actions et les travaux (*erga*) qu'il rapporte, tous ces hauts faits doivent conserver le *kleos* — leur aura de gloire, leur renommée. Hérodote apparaît à certains égards comme le continuateur du poète épique. Celui-ci transmet la geste des héros, l'historien les gestes des hommes.

Cette curiosité inextinguible du chercheur et du voyageur que fut Hérodote a beaucoup élargi le cadre de l'œuvre historique. Elle n'est plus seulement composée de mythes, de listes généalogiques, d'indications historico-ethnographiques sur des peuples ou des communautés. Bien qu'il voulût conserver une matière aussi vaste que possible, il a dû choisir parmi les faits à sauver. Pour celui qui se fixe comme domaine les « grandes et merveilleuses actions », tout n'est pas mémorable.

Hérodote était conscient de la place que tenaient, dans l'économie de ses histoires, les longues parenthèses de l'historien-conteur. Il confesse même une fois : « Mon *logos* (récit) dès le début s'est complu dans la digression. » Pour comprendre cette attitude, il ne faut pas se référer à nos critères modernes ni même aux auteurs grecs ultérieurs dont les ouvrages, destinés aux seuls lecteurs, paraissent mieux charpentés. Dans une œuvre qui s'adresse d'abord à des auditeurs

et ensuite seulement à des lecteurs, l'oralité régit l'élaboration, mais aussi le choix du matériau. Il ne suffit pas que les détails soient historiquement révélateurs ou admirables, il faut encore qu'ils plaisent et, glorieux ou infâmes, frappent la sensibilité du public autant que la curiosité du narrateur.

### L'enquêteur

Mais quel est le matériau de base d'Hérodote ? L'histoire et les usages des populations incorporées à l'empire perse ou, comme les Scythes, combattues par lui sans succès, occupent une grande partie de l'œuvre, à côté des faits liés aux cités grecques des 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Mais tout culmine, en fait, dans la confrontation entre les Grecs et les Perses, soit moins de la moitié de l'ensemble.

Hérodote ne parle donc pas d'un seul peuple, ni même d'une seule cité grecque ou encore de toute la Grèce ; il n'érige pas de barrières, n'affiche aucun mépris, bref, il ne fait pas vraiment de différence entre les Grecs et les autres, les « Barbares ». Fils d'une époque où s'affirme, grâce au mouvement de pensée des sophistes, un relativisme culturel, originaire d'une région située à la frontière de l'Orient et de l'Occident, il montre curiosité, attention et même respect envers les autres cultures.

Il les voit néanmoins avec l'œil d'un Grec. Fidèle à une conception typiquement hellénique



qui fait de l'autre l'image inversée de soi-même, il nous présente le comportement des autres peuples comme antithétique de celui des Grecs. Chez les Egyptiens, « Ce sont les femmes qui vont au marché et font du commerce ; les hommes restent à la maison à tisser... Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes sur les épaules... » Et cette énumération de leurs différences s'achève ainsi : « Les Grecs écrivent leurs lettres et alignent les petites pierres qui servent au calcul en portant la main de gauche à droite ; les Egyptiens font le contraire : ils écrivent et comptent de droite à gauche, et, ce faisant, ils prétendent qu'ils écrivent droit et que les autres écrivent à l'envers. »

Procéder par opposition apparaît ici comme une façon de classer et, donc, de comprendre. Mais il observe aussi des similarités, qu'il souligne honnêtement, comme dans le cas des Spartiates. Leurs coutumes à la mort d'un roi, note-t-il, sont « les mêmes que celles des Barbares d'Asie » et ce peuple est « pareil aux Egyptiens car chez lui les hérauts, les flûtistes et les cuisiniers héritent du métier paternel ».

S'il ne va pas jusqu'à dire, comme Thucydide, que les Grecs vivaient autrefois comme le font aujourd'hui les Barbares, s'il maintient une distance entre les deux mondes, il ne considère pas ceux-ci comme deux blocs monolithiques dont l'un serait systématiquement inférieur à l'autre ou culturellement dépassé. Pour différents qu'ils soient, il prête aux Barbares beaucoup d'innovations, voyant, par exemple, une antique origine égyptienne aux divinités grecques, jugeant que la civilisation égyptienne est plus ancienne que celle des Grecs et nombreuses les vertus des Perses.

Les *Histoires* s'achèvent sur une anecdote révélatrice. Pour convaincre les Perses de ne pas

chercher à s'établir sur des territoires plus fertiles, le roi Cyrus déclare à ses troupes : « Les Grecs ont préféré garder leur liberté sur une terre âpre plutôt qu'être esclaves en cultivant des plaines fertiles pour autrui. » Voilà, dans la bouche du souverain perse, une vérité qui concerne en premier les Grecs. C'est également chez les Perses qu'Hérodote place une discussion sur la meilleure forme de gouvernement — démocratique, oligarchique ou monarchique. Le Perse est un étranger, un ennemi, mais il n'est pas complètement différent. Il pourrait même, en théorie du moins, être semblable au Grec, de la même façon que les Grecs, par certains traits, ressemblent aux « Barbares ».

Hérodote, d'autre part, ne cherche pas à décrire une série d'événements mythiques ou historiques depuis leurs origines ou à partir d'un des traditionnels jalons de l'histoire grecque, comme le feront d'autres historiens après lui. Son champ d'étude — les guerres médiques et les générations immédiatement antérieures — couvre une période relativement récente. Ce qui est très éloigné dans le temps est laissé aux poètes et aux généalogistes. Même attitude envers l'Egypte : il distingue ce qu'il a vu en personne des informations qu'il a recueillies auprès des Egyptiens. S'il s'informe auprès de doctes perses, phéniciens ou égyptiens d'épisodes mythiques, comme l'enlèvement d'Hélène et la guerre de Troie, c'est surtout pour reconstituer les prémices des guerres médiques, pour mieux comprendre les causes du conflit.

En choisissant comme domaine d'investigation des événements proches, dont il pouvait avoir une connaissance directe, Hérodote oriente de façon décisive l'historiographie. Thucydide ira encore plus loin en la centrant sur l'époque contemporaine. ■

Le siège de Troie.  
Deux parties d'un bas-relief grec en calcaire blanc (4<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) provenant de Trysa (dans l'actuelle Turquie). Musée d'histoire de l'art, Vienne.



# Thucydide

LE POÈTE

**D**E l'homme, nous ne savons que le peu qu'il nous a transmis dans l'unique ouvrage, inachevé, qu'il a écrit. Il serait né dans une riche famille d'aristocrates athéniens aux liens importants avec l'étranger, vers 455 avant J.-C. Athènes est alors au faîte de sa puissance : grâce à sa flotte de guerre équipée de trirèmes à 170 rames, son empire de la mer Egée, face à la puissance perse, est à son apogée et son système démocratique vient d'être radicalement rénové par les réformes de Périclès. Empire athénien, démocratie, Périclès : tels sont les axes autour duquel rayonne le récit engagé que Thucydide nous a laissé de la guerre du Péloponnèse (431-404 avant J.-C., mais son livre s'interrompt au milieu d'une phrase un jour de l'été 411).

Dans ce conflit idéologique et militaire, Thucydide est acteur — et non des moindres. Elu stratège (général) en 424 par les citoyens d'Athènes, il est contraint à l'exil la même année après un échec dont il n'est pas seul responsable. Cet exil, qui se prolonge jusqu'à la fin du conflit, lui aurait permis, dit-il, de voir les choses en tenant compte du point de vue de l'adversaire, en l'occurrence Sparte. Toutefois, malgré son parti pris d'objectivité, il ne peut s'empêcher d'exalter les qualités d'homme d'Etat de Périclès pour condamner d'autant plus amèrement la folie du peuple athénien et des démagogues qui l'entraînent à sa perte, nous livrant ainsi indirectement ses commentaires sur son destin politique personnel et sur celui de sa patrie.

Thucydide veut faire de son histoire une « acquisition pour toujours ». Il y est parvenu pour deux raisons. D'abord, comme l'implique le titre même de son livre, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, il a su incontestablement imposer à la postérité sa propre vision du conflit. En effet, du point de vue de Sparte, il s'agissait d'un conflit localisé, dirigé contre Athènes, contre les alliés et les sujets de son empire. Rares sont ceux, à l'époque, qui estimaient comme lui que c'était Sparte qui avait ouvert les hostilités et qu'il fallait voir dans cette guerre un affrontement ininterrompu de vingt-sept ans et non deux campagnes militaires de dix ans interrompues par sept années de ce qu'on pourrait

PAR PAUL  
CARTLEDGE

PAUL CARTLEDGE, historien britannique, est professeur d'histoire antique à l'université de Cambridge (Royaume-Uni). Il est notamment l'auteur de *Sparta and Lakonia. A Regional History, c.1300-362 BC* (1979), « Sparte et Laconie. Histoire régionale, vers 1300-362 av. J.-C. » et *Agésilaos* (1987, « Agésilas »).

appeler une drôle de paix. Mais telle est la puissance de persuasion de Thucydide qu'il nous est quasi impossible aujourd'hui d'envisager, non seulement la guerre entre Athènes et Sparte, mais toute l'histoire de la seconde moitié du 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C. — cet âge d'or que fut pour Athènes le siècle de Périclès —, autrement que du point de vue de notre auteur.

Deuxième temps fort, les discours et débats historiques qui trament son récit. Certes, pour en reproduire la teneur, il s'appuie sur des comptes rendus fiables des paroles prononcées ou sur les grandes lignes de l'argumentation, mais il « récrit » tous ces discours dans un style inimitable et avec une rare vigueur de la pensée. Les historiens sont loin d'être d'accord sur la fidélité historique de ces « créations » de Thucydide et sur la place qu'il leur accorde dans l'économie de l'ouvrage. Aucun passage de l'historien grec n'a suscité plus de controverses que le « Dialogue de Milo », sa version des négociations qui eurent lieu en 416-415 entre les généraux athéniens et les oligarques au pouvoir dans l'île égéenne de Milo. Il ne peut pas avoir assisté à ces négociations, dont l'importance historique était d'ailleurs négligeable ; c'est dans un tel passage, me semble-t-il, que l'on voit combien, chez Thucydide, l'« historien scientifique » le cède au moraliste, au théoricien politique ou au poète tragique en prose. Il y a là une dramatisation qui nous est complètement étrangère, mais s'il y a eu délibérément recours, c'est sans doute pour mieux nous communiquer une leçon, une vérité qui lui apparaissait d'une utilité permanente.

J'aurais tendance, en ce qui me concerne, à la comprendre ainsi : les Etats constitués n'agissent jamais entre eux en fonction des préceptes moraux auxquels obéissent les collectivités humaines qui les composent, mais mus par une forme d'égoïsme collectif dont les motifs sont la sécurité, le prestige et les intérêts économiques. Or, si nous considérons les points chauds, réels ou potentiels, de notre actualité planétaire, y en a-t-il un seul qui échappe à cette loi d'airain ? Thucydide n'a pas fini d'être actuel. ■

Bateaux. Détail d'une coupe à figures noires signée par le potier Nikosthénès. Art attique, vers 520-510 av. J.-C.





# Chine : sous l'œil de l'Empereur

PAR HUO DATONG

**S**ELON la tradition, le premier historiographe chinois s'appelait Cangjie. Attaché au service de Huang-di, le souverain légendaire (3<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.), il aurait également inventé les idéogrammes, permettant ainsi d'écrire l'histoire. D'ailleurs, ce dernier mot, *shi*, représente une main et une tablette de bambou.

L'historiographe des origines est un personnage tout-puissant et mystérieux. Astrologue, géomancien, il veille à la bonne application des oracles, il contrôle ce que font le souverain et les ministres ; il préside aux cérémonies d'investiture, aux cultes du ciel, de la terre et des ancêtres.

A chaque audience donnée au palais, deux historiographes, de part et d'autre du souverain, notent séparément ses paroles et ses actes. De ces notes quotidiennes sont nées deux grandes œuvres historiques, un traité, le *Shangsu* (« Discours des

Ci-dessus, Cangjie, inventeur légendaire de l'écriture chinoise. Peinture du 17<sup>e</sup> siècle. A droite, l'empereur Xuandi. Détail des *Treize empereurs*, rouleau attribué au peintre Yan Liben (7<sup>e</sup> siècle).



## Sima Qian père de l'histoire chinoise

**S**IMA QIAN (145-86 av. J.-C.) est le fondateur de l'histoire en Chine. Il succède à son père au poste de Grand Historiographe à la cour de l'empereur Wudi des Han occidentaux (206 av. J.-C. - 9 ap. J.-C.). Son œuvre majeure, le *Shiji* (« Mémoires historiques »), rédigée en une vingtaine d'années, comprend 130 chapitres, près de 528 000 caractères et couvre 24 siècles d'histoire, du règne du Premier empereur au début du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

Articulé en cinq parties différentes, il comporte des annales dynastiques (*Benji*), des annales des familles de rang élevé (*Shijia*), des tableaux généalogiques (*Biao*), des traités (*Shu*) sur les rites, l'astronomie, le calendrier, l'économie, la géographie, les travaux hydrauliques, des biographies (*Liezhuan*) de personnalités multiples : politiciens, savants, stratèges, écrivains, fonctionnaires, chevaliers errants, médecins, astrologues, marchands.

Avec ses biographies (70 chapitres), Sima Qian donne à l'historiographie une dimension nouvelle : à l'histoire générale scandée par la succession des fils du Ciel (les empereurs) et à l'histoire des faits, il ajoute l'histoire des individus, reflet des réalités sociales et professionnelles.

A une époque où le Grand Historiographe de la Cour est encore un astrologue qui s'occupe du calendrier, il donne à celui-ci le rôle d'historien moderne qui va être le sien par la suite. A l'instar de Confucius, le compilateur de la chronique *Printemps et automnes*, il bâtit son œuvre sur un long travail de recherche, choix et critique des documents.

Pour être digne de la charge qui l'attend, il commence à étudier les textes classiques dès l'âge de dix ans. A vingt ans, il quitte son cabinet de travail et entreprend un long périple à travers les provinces pour lier amitié avec des personnalités remarquables, enquêter sur les vestiges célèbres et communiquer avec de grands savants.

Ainsi pose-t-il les jalons de son livre monumental. Écrit dans un style remarquable, d'une pensée brillante, le *Shiji* devient aussitôt le modèle de l'histoire dynastique. Tous les historiens ultérieurs se rallieront à l'idéal défini par Sima Qian : « analyser en profondeur le rapport entre l'univers et l'humain, et saisir le sens des transformations de l'histoire pour former sa propre doctrine ».

HUO DATONG ■



souverains antérieurs ») et une chronique, le *Chunqiu* (« Printemps et automnes »).

L'histoire a également partie liée avec la philosophie. Laozi (6<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), le père du taoïsme, fut, en tant qu'historiographe, chargé de conserver les archives de la maison royale des Zhou. A Confucius (551-479 av. J.-C.), philosophe et maître à penser, revient traditionnellement la compilation des annales du royaume de Lu. Le commentaire qu'en fit Zuoqiu Ming, historiographe aveugle, le *Zuozhuan*, est devenu un classique.

Mais Sima Qian (145-86 av. J.-C.), Grand historiographe à la cour de Han Wudi, célèbre empereur (141-87 av. J.-C.), est celui que l'on considère comme le père de l'histoire chinoise. Son *Shiji* (« Mémoires historiques »), composé, pour plus

de la moitié, de biographies, renouvelle la vision traditionnelle de l'histoire en donnant à l'activité humaine et à l'individu une place déterminante. Ce cadre deviendra le modèle de toutes les histoires dynastiques postérieures (voir encadré page 22). Autre histoire officielle fort célèbre : le *Hanshu* (« Histoire des Han ») écrit par Ban Gu (32-92 ap. J.-C.) avec sa famille.

Le *Shitong* (« Généralités sur l'histoire ») de Liu Zhiji (661-721), historiographe de l'impératrice Wu Zetian, constitue le premier ouvrage où apparaît la critique historique. L'auteur exige du futur historien trois qualités essentielles — le talent littéraire, le savoir, l'esprit critique —, il distingue six écoles et classe toutes les œuvres d'histoire en deux grands genres, la chronique et la biographie.



Autre histoire de synthèse, le *Zizhe tongjian* (« Miroir universel pour aider à gouverner ») est l'œuvre de Sima Guang (1019-1086). Cet immense recueil de chroniques compte 295 chapitres et recense plus de 1300 ans d'histoire, jusqu'au 10<sup>e</sup> siècle de notre ère. En fait, c'est un ouvrage collectif. Les trois principaux collaborateurs de Sima Guang, eux-mêmes historiens célèbres, après avoir recueilli le plus grand nombre possible de documents dans les bibliothèques officielles et privées, les regroupent par thèmes, puis les organisent suivant l'ordre chronologique. Sima Guang procède au choix définitif, guidé par le souci de tirer de l'énorme matériau les enseignements les plus utiles au souverain.

Sous les dynasties du Sud et du Nord (222-598), périodes de troubles politiques, le rôle

du Grand Historiographe de la Cour se borne à l'astrologie et au calendrier. Ce sont des secrétaires-historiens qui consignent les faits et gestes quotidiens de l'empereur.

### Le Bureau de l'historiographie

Mais au 7<sup>e</sup> siècle, les premiers souverains T'ang portent un très grand intérêt à l'idée que l'histoire peut être un miroir instructif : l'empereur Taizhong (626-649) institue alors le *Shiguan* ou Bureau de l'historiographie. La compilation des histoires devient la tâche prioritaire. On la confie à des fonctionnaires nommés à cet effet et non plus à des historiographes héréditaires. L'empereur, presque toujours, a la haute main sur le

Ci-dessus, Taizhong, deuxième empereur T'ang (7<sup>e</sup> siècle). Portrait idéalisé sur soie par un peintre anonyme de la période Qing (17<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle).

En haut à gauche, plan de la ville de Chengdu, ancienne capitale du royaume de Shu à l'époque des Trois Royaumes (3<sup>e</sup> siècle) et actuelle capitale du Sichuan, province de la Chine centrale.



孔子南宮敬叔入周問禮于老子朱子曰老子曾爲周柱下史故知禮節所問

La rencontre légendaire de Confucius et de Lao-Tseu (ou Laozi). Dessin chinois du 19<sup>e</sup> siècle.

Bureau dont les rédacteurs en chef sont les grands ministres.

Cette bureaucratisation aura plusieurs conséquences décisives pour l'avenir. Les historiens deviennent moins indépendants dans tout ce qui touche à la politique et à l'opinion publique ; celui qui dirige cette vaste entreprise de travail collectif doit être en même temps un savant et un excellent administrateur, toutes qualités qu'on trouve rarement réunies en une même personne ; la division du travail est telle que les historiographes ont tendance à se perdre dans l'océan des documents ; enfin, on recrute ceux-ci parmi les lettrés, sans chercher à savoir s'ils ont des aptitudes d'historiens, ce qui officialise l'indistinction traditionnelle entre littérature et histoire.

Devant la médiocrité des productions du Bureau impérial, des histoires dynastiques parallèles voient le jour. Des T'ang aux Yuan (1277-1367), l'intérêt historiographique se déplace. Des ouvrages d'un type nouveau apparaissent, comme le *Tongdian* de Du You, première histoire générale des institutions, le *Tongzhi* (« Monographies générales ») de Zheng Qiao (1104-1162) et le *Wenxian tongkao* (« Critiques générales des documents ») de Ma Duanlin (1254 ?- ?). Véritables « encyclopédies », ils contiennent chacun des sections sur des sujets variés : économie, politique, enseignement, religions, coutumes et jusqu'à la langue.

Durant la transition Ming-Qing (1644-1911), Huang Zongxi (1609-1695) donne avec le *Mingru Xue'an* (« Traités sur les doctrines des écoles confucéennes de Ming ») la première étude approfondie de l'histoire des doctrines et des maîtres à penser. Le *Dushi fangyu jiyao* de Gu Zuyu (1624-1680) analyse l'interdépendance de l'histoire et du milieu géographique.

Sous la dynastie mandchoue des Qing

(1644-1911), le *Wenshi tongyi* (« Signification générale de l'histoire et de la littérature ») de Zhang Xuecheng (1738-1801) étend le concept d'histoire à tous les domaines et fait une distinction entre les ouvrages d'inspiration doctrinale et ceux strictement informatifs.

Les empereurs mandchous, surtout Kangxi (1662-1722) et Qianlong (1736-1795) attachent une extrême importance à la rédaction d'histoires. Un bureau d'historiographie retrace l'histoire de la dynastie des Ming, qui vient d'être renversée : 336 volumes seront rédigés en 81 ans. D'autres bureaux rédigent l'histoire de la dynastie régnante, l'histoire nationale ou celle de la vie quotidienne de l'empereur.

On tient, en effet, un véritable journal quotidien de la vie de l'empereur — mine d'informations pour l'historien d'aujourd'hui. A peine a-t-il quitté ses appartements pour donner sa première audience, au lever du soleil, qu'on note par le menu tout ce qu'il fait, ainsi que les habits qu'il porte et la nourriture qu'il mange. Ces observations, résumées et complétées par les archives administratives, entraînent, sous l'empereur suivant, la rédaction des *Shilu* (« Documents authentiques »).

On fait aussi d'importantes compilations de textes anciens et modernes, comme le *Gujin tushu jicheng* et le *Siku quanshu*, qui reproduisent plus de 3 000 ouvrages. Autre grand travail commandé par les empereurs : la compilation des monographies locales — géographiques, ethnographiques, archéologiques — faites dans toute la Chine.

Le rôle de l'historiographe officiel connaît son apogée sous le règne de Qianlong. Avec le déclin de la dynastie mandchoue, la plupart des traditions historiographiques chinoises vont bientôt se perdre. Le *Qingshigao* (« Projet d'histoire officielle des Qing ») en est le chant du cygne. ■

HUO DATONG, historien chinois, travaille comme chercheur au musée du Palais impérial, à Beijing.



# « Souviens-toi »

Les Juifs face  
à leur passé



Manuscrit hébreu enluminé avec les premiers mots de la prière « Souviens-toi ». Italie du Nord, 1450-1470.

PAR LIONEL KOCHAN

**P**EU avant de mourir, Moïse adjure son peuple de ne pas négliger son passé : « Souviens-toi des jours antiques, considère les années d'âge en âge ; interroge ton père, et il t'informera, tes anciens, et ils te le diront » (Deutéronome, 32, 7).

Malgré cette exhortation, les Juifs se montrent peu enclins à étudier le passé et à écrire l'histoire. Dans les années 70 de notre ère, Flavius Josèphe a bien rédigé l'histoire de la résistance juive contre Rome et, vingt ans plus tard, son histoire générale, les *Antiquités judaïques*. Mais il faut attendre un millénaire et demi pour que paraisse, à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, le premier ouvrage d'historiographie juive, l'*Histoire des rois de France et des souverains ottomans*, du rabbin Joseph Ha-Cohen (1496-1578), qui décrit son entreprise en ces termes : « Dans toute la multitude de mon peuple, il n'est pas encore apparu en Israël un historien comparable à Flavius Josèphe (...) Ils se sont tus,

les mémorialistes, ils se sont tus jusqu'à ce que je paraisse, moi Joseph. »

Comment expliquer ce silence de quinze siècles entre Flavius Josèphe et Joseph Ha-Cohen ? Question d'autant plus pertinente que les Juifs sont généralement considérés comme le peuple historique par excellence. Leur livre fondateur — la Bible — n'est-elle pas l'histoire nationale des Hébreux ? Et leur Dieu ne se manifeste-t-il pas essentiellement sur deux plans, ceux de la relation personnelle et de l'histoire ?

## Présence du passé

Mais c'est précisément là que gît la difficulté. Dans la conception biblique, le passé n'est pas perçu comme un mouvement, à partir d'un point donné, mais comme un phénomène cyclique, récurrent. Il se reproduit constamment au rythme

lunaire du calendrier juif, avec son cortège de fêtes qui ne commémorent les événements passés que pour mieux les actualiser. Ainsi le texte de la Haggada, lu chaque année à la fête de la pâque pour commémorer l'exode, enjoint aux fidèles que « chacun, à chaque génération, se considère comme venant lui-même de sortir d'Égypte ».

L'importance de ce passé toujours vivant explique le relatif manque d'intérêt des Juifs pour leur histoire post-biblique. Les Écritures épuisent déjà toute curiosité historique puisqu'elles expliquent aux Juifs d'où ils viennent, ce qu'ils sont et où ils vont. Le Juif est historiquement prédéterminé dans la mesure où son histoire est déjà écrite — la révélation du Sinäi lui assigne un rôle déterminant dans l'ordre futur du monde où, par la vertu d'Israël, « se béniront toutes les familles de la terre » (Genèse 12, 3). Israël connaît, déjà, sa finalité — quelles que soient ses souffrances et ses épreuves, son avènement messianique est inscrit dans l'ordre du monde. Face à des certitudes historiques aussi fortement réaffirmées dans la Bible et le Talmud, ce qui a pu se dérouler depuis paraît si vide de sens qu'il ne mérite guère d'être retenu et ne pourrait, en tout cas, rien ajouter d'important à ce qui est déjà révélé. Origine, avenir, fin dernière — pour les Juifs tous ces problèmes sont déjà résolus.

Telle est en gros l'attitude qui a prévalu jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, à l'exception des auteurs de chroniques et de martyrologes. Outre l'œuvre



Ci-dessus, l'une des dix plaies d'Égypte : l'eau du Nil est changée en sang par Moïse. Illustration d'une Bible mozarabe du 10<sup>e</sup> siècle.

Ci-contre, tête d'une Juive en ivoire (9<sup>e</sup>-8<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

pionnière de Joseph Ha-Cohen, on assiste alors à diverses tentatives d'histoire juive comme le *Shevet Yehuda* (*Sceptre de Juda*) du rabbin Solomon ibn Verga, publié en Turquie vers 1554, le *Sefer Yuhasin* (*Livre des généalogies*) d'Abraham Zacuto (1504), le *Shalshet Ha-Kabbalah* (*Chaîne des traditions*) de Gedaliah ibn Yahya (Venise, 1587) ou le *Zemach David* (*Rameau de David*) de David Gans (Prague, 1592). Dans un genre un peu différent, le *Me'or Enayim* (*Lumière des yeux*) d'Azariah de Rossi, paru à Mantoue en 1573, est d'une grande importance historique. Alors que Zacuto ou Ibn Yahya cherchent à écrire une histoire des Juifs orthodoxes, conforme à la



F ætina q̄ similit̄ maliciæ p̄p̄tion̄ in eun̄ationib̄  
 suis et̄ in d̄uicat̄m̄ et̄ eor̄ p̄luat̄io nis nec̄ audib̄  
 eos. sic̄ uā p̄p̄er̄ia d̄n̄s. Quānt̄ā se et̄ in q̄st̄  
 et̄ domum̄ suam̄ nec̄ ad p̄s̄na eor̄ p̄t̄a ac̄ t̄ne .  
 F od̄at̄ia aut̄m̄ om̄is eor̄ p̄t̄i p̄t̄it̄ aut̄m̄  
 flum̄is uq̄m̄ uā in b̄t̄ia nond̄m̄ p̄t̄at̄  
 bibat̄ de uq̄a flum̄is impl̄at̄ q̄ t̄ne  
 sep̄at̄m̄ d̄n̄ p̄st̄it̄ā p̄ eus̄ia d̄n̄s flum̄is . In  
**D** iet̄a q̄ d̄n̄s ad̄m̄o s̄t̄i . In eor̄ ad̄ s̄t̄ionē .  
 et̄ d̄n̄s ad̄m̄ . h̄ et̄ d̄n̄s  
 D imitat̄ p̄p̄m̄ n̄m̄ uā sac̄r̄ f̄l̄c̄a m̄et̄ .  
 S in aut̄m̄ noluit̄ d̄m̄t̄at̄e ac̄ eor̄ p̄t̄it̄  
 om̄is ad̄m̄o s̄t̄ionis . ea ebullit̄  
 flum̄is t̄nas . que ad̄ d̄n̄s et̄ in q̄st̄ionē  
 domum̄ ar̄am̄ ac̄ t̄b̄en̄l̄m̄ l̄c̄at̄i aut̄  
 et̄ sup̄ s̄t̄ionem̄ aut̄m̄ et̄ in d̄m̄o s̄t̄ionē



tradition rabbinique, Rossi aborde des points spécifiques, comme les écrits judéo-hellénistiques de Philon d’Alexandrie (délibérément ignorés par les rabbins), l’origine de la Bible des Septante, l’apparition tardive du calendrier hébreu, la valeur historique du folklore et de l’allégorie. Autre originalité de Rossi, sa connaissance approfondie des sources non juives — classiques, médiévales ou contemporaines — qui le distingue de ses coreligionnaires.  
 Si l’on se place du point de vue de l’histoire « moderne », le *Sceptre de Juda* frappe par le réalisme de sa vision. Ibn Verga s’interroge essentiellement sur les souffrances et les persécutions

des Juifs qu’il avait lui-même connues, ayant été chassé d’Espagne. Là où il innove, c’est quand il refuse d’expliquer ces souffrances par la providence ou le châtement divin, mais en faisant intervenir les rapports de force historiques et l’attitude des Juifs eux-mêmes : « ...l’exil, écrit-il, se perpétue naturellement par la haine religieuse et la volonté du souverain [espagnol] de tout soumettre à sa croyance ». Mais il estime aussi que les Juifs, par leur arrogance, leur refus de se mélanger, leurs faux serments, ont provoqué, jusqu’à un certain point, les souffrances qui leur sont infligées.  
 Ces historiens juifs du 16<sup>e</sup> siècle n’ont pas de

Page de titre de l’*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains* de Flavius Josèphe. Edition de 1668.



Bible hébraïque (1299)  
enluminée par Joseph  
Sarfati à Cervera (Espagne).

descendance immédiate. L'esprit des Lumières, tourné vers les valeurs universelles et le progrès, se prêtait mal à l'étude des cas particuliers. A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, le grand Moses Mendelssohn, principal représentant du mouvement judaïque inspiré des Lumières — la Haskala — déclare sans ambages : « L'histoire me fait toujours bâiller. » Pourtant, c'est précisément à ce moment-là que la connaissance de l'histoire et du passé du peuple juif apparaît comme indispensable à la formation du « nouveau Juif » que la Haskala cherche à susciter. La seule œuvre contemporaine qui vaudrait être mentionnée est *L'histoire et la religion des Juifs* (cinq volumes parus de 1706 à 1711) du protestant français Jacques Basnage. Mais le projet d'une traduction en allemand n'aboutit pas.

### La Science du judaïsme

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, la vie intellectuelle des Juifs d'Europe occidentale connaît un véritable bouleversement. C'est alors qu'on commence vraiment à s'intéresser à l'histoire des Juifs pour elle-même. Isaak Markus Jost fait figure de précurseur à cet égard avec son *Histoire des Juifs* écrite en vue de « faire le lien entre la synagogue et la culture mondiale », autrement dit d'harmoniser la tradition juive et l'histoire universelle. Mais cette intéressante tentative pâlit un peu devant

l'importance du mouvement « Wissenschaft des Judentums », la Science du judaïsme, créé par un groupe de jeunes intellectuels juifs de l'université de Berlin. Dans leur manifeste (1822), ils préconisent une approche « scientifique » du judaïsme visant à « démontrer et représenter systématiquement l'objet d'étude, sous tous ses aspects, pour lui-même et sans arrière-pensée (...) L'analyse du judaïsme dans la fidélité à son essence devant être entreprise sans idée préconçue et sans se préoccuper du résultat final ».

L'œuvre la plus proche de cet idéal est sans doute celle de Leopold Zunz (1794-1886). Pour ce diplômé des universités de Berlin et de Halle, le passé juif n'est pas dissociable des genres littéraires où s'exprime le mieux l'esprit du judaïsme. Il entreprend donc d'écrire l'histoire de ces genres — sermon, poésie sacrée, textes liturgiques — et rédige également d'importantes études biographiques, notamment sur Azariah de Rossi.

Zunz n'eut pas de disciples immédiats, mais ses travaux ont largement contribué à l'essor de la recherche historique sur le judaïsme jusqu'à nos jours. Si des controverses ont pu naître entre différents chercheurs, l'idéal d'objectivité prôné par la Science du judaïsme s'est largement imposé.

Non sans susciter certains sentiments de rejet. Ainsi un Samuel David Luzzatto reproche-t-il aux chercheurs scientifiques épris d'objectivité d'avoir renoncé à leur judéité en étudiant le passé d'Israël comme ils auraient étudié l'histoire de l'Assyrie, de l'Égypte, de Babylone ou de la Perse. N'est-ce pas trahir implicitement la religion en abandonnant le précepte juif qui veut qu'on mette en accord sa pensée et ses actes ?

Cet argument sera repris par Nachman Krochmal (1785-1840) pour qui l'historicisme est le plus grave défi lancé au judaïsme. Comment peut-on concilier le caractère immuable et éternel de la parole de Dieu avec le fait qu'elle nous a été transmise par des hommes, ainsi que l'enseigne l'histoire ? Mais si l'on nie cette réalité, ajoute Krochmal, ne risque-t-on pas de révéler à la jeune génération le caractère dépassé de la pensée juive et, donc, de la détourner du judaïsme ?



LIONEL KOCHAN, historien britannique, est un spécialiste de l'histoire juive et de l'histoire européenne. Aujourd'hui à la retraite, il a enseigné successivement à l'université d'Édimbourg et d'East Anglia et à l'université de Warwick où il était chargé de cours d'histoire juive. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles dans sa spécialité.

Au-delà de ces controverses, on peut néanmoins penser que l'historiographie juive a largement contribué à renouveler la réflexion des Juifs sur leur spécificité.

Ce tournant décisif une fois pris, trois œuvres historiques d'une importance capitale voient le jour, celles de Graetz (1817-1891) en Allemagne, de Dubnow en Russie (1860-1941) et de Salo Baron (1895-1989) aux Etats-Unis. Chacun à sa manière, ils ont l'ambition d'écrire une histoire « universelle » du peuple juif, mais leurs méthodes diffèrent.

Pour Graetz, diplômé des universités de Breslau et d'Iéna, la dimension du judaïsme est à la fois spirituelle et politique. Il distingue donc dans l'histoire des Juifs une première phase, essen-

tiellement politique, qui se termine par la destruction du Temple de Jérusalem en 587 avant J.-C., et une seconde, plus religieuse, qui aboutit à la destruction du second Temple en 70. La troisième période est celle de la dispersion qui coïncide avec une conscience croissante de la judéité jusqu'à la constitution d'un Etat confessionnel. L'*Histoire des Juifs* rédigée par Graetz entre 1853 et 1876 ne répond pas entièrement à son ambition, mais reste essentielle pour comprendre cette période.

Dubnow juge la conception de Zunz et de Graetz spiritualiste et adopte, dans sa monumentale *Histoire mondiale du peuple juif* (dix volumes parus d'abord en allemand, 1925-1929), un point de vue sociologique en s'attachant aux modes d'organisation autonome des Juifs dans les différents centres de la Diaspora. Il montre ainsi comment la dynamique juive s'est déplacée au cours des siècles de la Palestine à Babylone, de l'Espagne et de la France médiévale à l'Allemagne, la Pologne et la Lituanie. Pour Dubnow, toutes ces formes d'organisation « pseudo-étatiques » ont permis aux Juifs de préserver leur identité ethnico-nationale sans céder à la tentation des revendications territoriales.

L'œuvre maîtresse de Baron, *Histoire sociale et religieuse des Juifs* (trois volumes, 1937 ; deuxième édition, 18 volumes, 1952-1983), n'offre pas la vision globale de l'histoire qu'ambitionnaient Graetz et Dubnow pour leurs ouvrages, mais elle est beaucoup plus documentée et bénéficie évidemment des derniers progrès de l'historiographie. Baron rejette catégoriquement la conception « larmoyante » d'une histoire juive axée sur la persécution et les souffrances pour exalter l'affirmation du fait national juif, tant au sein de la Diaspora que dans l'Etat d'Israël. Il est servi par ses qualités d'analyse et un souci encyclopédique de documentation.

Mais à côté de ces monuments, l'historiographie juive ne cesse désormais de s'enrichir d'ouvrages plus spécialisés dont beaucoup sont rédigés en hébreu par des historiens universitaires israéliens et d'autres, en diverses langues, aux Etats-Unis et en Europe. ■

Images illustrant les trois périodes de l'histoire juive définies par l'historien Heinrich Graetz. Ci-dessous, l'histoire de Daniel et de Nabuchodonosor, tapisserie du début du 16<sup>e</sup> siècle. En bas à gauche, maquette de Jérusalem à l'époque du second Temple. A gauche, la Calleja de las Flores (la ruelle aux fleurs), dans le quartier juif de Cordoue (Espagne).



PAR FRIEDRICH WILHELM GRAF

## Entre l'absolu et le relatif

**L**E rapport de la foi chrétienne à l'histoire est le problème central de toute théologie moderne. Depuis l'époque des Lumières, il n'est pas de projet théologique qui n'ait cherché à concilier l'antique prétention du christianisme à être la vérité avec le savoir moderne concernant la relativité historique de toute expérience et de toute pensée humaines.

Cette conciliation est apparue de plus en plus difficile. Au 18<sup>e</sup> siècle, Lessing, célèbre figure de l'Aufklärung allemande, parle du « fossé large et horrible » qui sépare l'homme moderne du christianisme dans sa forme primitive. Au siècle suivant, ce fossé s'agrandit encore. Philosophes, théologiens et historiens comprennent alors que toute réalité historique est particulière et relative, et qu'il n'y a pas dans l'histoire de normes absolues, valables pour tous les hommes et à toute époque. Mais la foi chrétienne n'affirme-t-elle pas que Jésus-Christ occupe une position absolue dans l'histoire ? Ne doit-elle pas revendiquer d'être absolument vraie et obligatoire pour tout homme, indépendamment des lieux et des temps ? Plus on a réfléchi sur l'essence de la foi chrétienne, d'une part, et sur la nature particulière de la réalité historique, d'autre part, plus la distance s'est accrue entre foi et histoire.

Au centre de la foi chrétienne, il y a, comme dans toutes les religions, l'adoration de Dieu. Dans le langage traditionnel de la philosophie et de la théologie occidentales, fortement marqué par la compréhension du réel qu'avait l'Antiquité grecque





et notamment par la métaphysique d'Aristote, Dieu est également nommé l'« Absolu ». On s'est représenté celui-ci comme une puissance créatrice illimitée, conditionnée par rien et éternelle, qui crée le cosmos, puis l'homme, créature de rang supérieur. Le Dieu créateur est représenté comme possesseur d'une souveraineté sans restriction ; il est infiniment supérieur à sa créature. Pour la métaphysique occidentale, l'opposition entre Dieu et monde, entre transcendance et immanence, entre l'éternité et le temps, est fondamentale : l'Absolu est absolu précisément en ce qu'il laisse hors de soi le fini, le monde et l'homme. A l'inverse, ce monde créé, le monde historique du fini et du relatif, serait en permanence dépendant de l'Absolu et n'aurait sa consistance qu'en Dieu seul.

Plus Dieu est représenté comme supérieur au monde, comme transcendant, plus la foi est comprise comme un retrait du règne du relatif, comme prise de distance par rapport à l'histoire. La foi consiste alors, pour l'homme, à s'en remettre à l'Absolu. Mais comme l'Absolu est un être supratemporel, éternel, se tourner vers Dieu équivaut à se détourner du monde et à prendre souverainement distance par rapport à ce qui relève seulement du fini.

Ce sont avant tout les mystiques chrétiens qui ont compris la prière comme un engloutissement de l'homme dans l'éternité, comme un retrait de l'histoire, retrait où l'homme prend conscience de sa destination véritable, de sa destination éternelle. Dans cette perspective, la piété chrétienne recèle toujours une dévaluation de l'histoire, du monde du relatif.

### La conception de l'histoire dans l'Eglise primitive

Les théologiens de l'Eglise ancienne concevront l'histoire, et de l'humanité et de l'Eglise, à partir de cette base. Ils reprendront, en les synthétisant, diverses représentations de la souveraineté de Dieu sur l'histoire universelle telles qu'on les trouve dans la tradition juive (l'Ancien Testament des chrétiens), dans les évangiles et dans les lettres du Nouveau Testament.

Ainsi l'apôtre Paul considère-t-il l'histoire selon une interprétation théologique dans laquelle la création du monde et la rédemption de l'humanité apparaissent étroitement liées. A Jésus-Christ il confère une position centrale : il est le centre absolu de l'histoire du monde, centre qui seul donne sens et fin à toutes les actions humaines. L'histoire universelle aurait donc commencé avec l'action créatrice de Dieu. Mais le péché a bouleversé l'ordre divin et le monde a basculé dans le désordre, comme en témoignent notamment les catastrophes historiques du peuple d'Israël que

Coupoles de la Genèse.  
Mosaïque de la basilique  
Saint-Marc à Venise, début  
du 13<sup>e</sup> siècle.

raconte l'Ancien Testament. En Jésus-Christ a fait ensuite irruption une nouvelle ère de salut. Paul décrit ce salut dans des images historiques concrètes : il signifie la suppression des oppositions naturelles entre l'homme et la femme, la fin définitive de l'inimitié entre les peuples, la libération des esclaves de la servitude sociale envers leurs maîtres ainsi que la renaissance de tous les hommes, devenus réellement affranchis.

On peut donc définir l'interprétation paulinienne comme une « histoire du salut » : toute histoire humaine est orientée vers le retour de Jésus-Christ ou vers la réalisation du salut survenu en lui. Paul a une vision téléologique de l'histoire : la fin de l'histoire universelle est de réaliser effectivement, pour tout homme, le salut déjà offert par Dieu à l'humanité à travers le Christ.

C'est pourquoi, à ses yeux, l'Eglise se tient au centre de l'histoire. Elle est l'institution qui transmet aux hommes la nouvelle du salut en Christ. A travers son action se rapproche effectivement le but dernier de l'histoire selon Dieu, le retour du Christ et l'établissement de son royaume universel de paix. L'histoire du monde, l'histoire politique des Etats sont, au regard de cette fin, sans importance. Seule l'action de l'Eglise est décisive pour l'avancée véritable vers le royaume de Dieu.

La chrétienté primitive a vécu dans la foi, dans la certitude que Jésus reviendrait bientôt et qu'il mènerait l'histoire à son salut final. Aussi les théologiens de l'Eglise ancienne n'ont-ils pas prêté grande attention, au départ, aux contingences de l'histoire de l'Eglise. C'est seulement la persécution par l'empire romain, puis le triomphe du christianisme sur celui-ci, matérialisé symboliquement par le baptême de Constantin en 337, qui feront de l'histoire de l'Eglise un objet important de la réflexion théologique.

On trouve une première synthèse de l'histoire de l'expansion du christianisme chez l'historien et théologien Eusèbe de Césarée, au début du 4<sup>e</sup> siècle. Son *Histoire ecclésiastique* a joué, jusque dans les temps modernes, un rôle essentiel. La manière dont Eusèbe relie étroitement des événements particuliers de l'histoire de l'Eglise à une interprétation théologique globale de l'histoire universelle deviendra, pour des siècles, le modèle imité par les historiens catholiques de l'Eglise.

Sur deux points son interprétation fut particulièrement décisive. D'abord, l'histoire de l'Eglise commence avec la naissance et l'action de Jésus de Nazareth. Toute l'histoire juive et l'histoire non chrétienne qui précèdent n'ont été qu'une préparation, opérée par Dieu, de cet événement du salut essentiel pour l'humanité. Les religions antérieures à Jésus auraient donc préparé la réception de son message. Le christianisme n'est pas, en vérité, une nouvelle religion, mais la religion éternelle, sauf qu'avant le Christ, elle n'était pas totalement révélée. Il ne considère pas le judaïsme et la religion grecque comme des « religions étrangères », mais comme des figures d'un christianisme encore inabouti. L'histoire avant le

surgissement de Jésus est également intégrée ici à l'histoire de l'Eglise.

En second lieu, pour Eusèbe, l'histoire entre le monde et l'Eglise est marquée par un combat permanent entre le Bien et le Mal, entre Dieu et le Diable. Conflictuelle, l'histoire est celle de luttes durables entre les bons, qui restent fidèles à Dieu et à son Eglise, et les mauvais, qui suivent Satan et combattent l'Eglise. Il est profondément persuadé que dans tous ces combats contre les ennemis extérieurs, mais aussi et surtout contre les hérétiques, Dieu portera secours à son Eglise et que la vérité divine triomphera. L'histoire de l'Eglise, pour Eusèbe, est l'histoire d'une



*La prédication de saint Paul, de Luca di Tomme, peintre de l'Ecole de Sienne (14<sup>e</sup> siècle).*

puissance ne cessant de grandir et qu'il identifie à la proximité accrue du royaume de Dieu. Elle devient par conséquent l'axe de l'histoire universelle.

## La Réforme et l'avènement d'une histoire critique de l'Eglise

Les réformateurs du 16<sup>e</sup> siècle, en particulier Martin Luther et Jean Calvin, ont fondamentalement remis en cause la vision catholique assimilant l'Eglise à une institution triomphante, de plus en plus puissante. La Réforme est née d'un mouvement de protestation contre l'Eglise établie. Contre l'autorité du pape et la domination des prêtres sur les âmes, elle invoque la « liberté d'un chrétien » (Luther). Ce n'est pas l'Eglise qui procure aux hommes le salut, mais la parole de Dieu et elle seule — chacun pouvant y accéder par la lecture des Saintes Ecritures. « Liberté d'un chrétien » : cette expression signifie donc pour les réformateurs une moindre valeur accordée à l'Eglise. L'individu pieux précède l'Eglise comme institution.

Cette limitation théologique de l'Eglise



signifie en même temps une valeur supérieure accordée à la dignité propre du monde : ce n'est pas dans une existence pieuse séparée, se détournant des affaires du monde, mais dans les circonstances concrètes de la vie où Dieu place les hommes que la foi chrétienne est vécue en vérité. La foi vécue est avant tout, aux yeux des réformateurs, un assentiment au monde, une passion active pour le monde.

Aussi vont-ils transformer profondément la vision de l'histoire de l'Eglise. L'institution est critiquée. Son histoire, telle que la décrivent aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles les historiens protestants, a une fonction de légitimation : renforcer le droit de la protestation réformée contre la nature autoritaire de l'Eglise romaine. Ainsi l'histoire triomphaliste d'Eusèbe est-elle remplacée par l'image d'une décomposition interne de l'Eglise. Plus elle est devenue puissante, plus elle s'est détachée de la vraie foi. La distinction que fait Eusèbe entre porteurs d'autorité et hérésie, entre bons chrétiens et ennemis de Dieu, est renversée : ce sont précisément les autorités ecclésiastiques qui ont été souvent les ennemis du Christ. Au centre de l'histoire de l'Eglise, il y a désormais les pieux qui ont transmis les vérités élémentaires et fondamentales du christianisme.

Avec la Réforme, l'histoire de l'Eglise devient un effort scientifique et critique opposé à la tradition reçue de l'Eglise. S'ils sont critiques envers ses prétentions dominatrices, les historiens sont aussi de plus en plus sceptiques envers les sources grâce auxquelles l'Eglise a tenté de légitimer sa puissance et de fonder la suprématie du pouvoir papal sur celui de l'empereur. Cette critique découle d'un thème idéologique : il s'agit de libérer le simple chrétien de ses fausses servitudes par rapport à l'Eglise. Par cette critique et par l'exégèse intensive de l'Ecriture sainte, l'histoire protestante de l'Eglise a préparé les voies de la recherche historique et critique des temps modernes, qui s'imposera durant l'Aufklärung et plus encore au 19<sup>e</sup> siècle.

## La nature absolue du christianisme et l'histoire des religions

L'Aufklärung marque une coupure profonde dans l'interprétation du christianisme et de son histoire. En effet, au cours de l'expansion européenne, qui fait rechercher d'autres pays et d'autres cultures, les intellectuels de l'Occident découvrent de nombreuses religions et traditions religieuses qu'ils ignoraient jusque-là. Ils doivent reconnaître que, du point de vue de l'histoire, le christianisme n'est qu'une religion parmi d'autres. Dans un premier temps, ils continuent de prétendre, dogmatiquement, que seul le christianisme est la vraie religion, toutes les autres étant des figures fausses de la conscience religieuse, ou, du moins, des figures partielles par rapport à la vérité chrétienne.

Mais plus les intellectuels européens s'intéressent à l'histoire des religions non chrétiennes, plus



clairement ils voient des parentés multiples et des influences réciproques entre le christianisme et les autres religions. Il leur faut donc désormais interpréter l'histoire du christianisme en la référant à l'histoire universelle des religions. Quelles sont les conséquences de cette attitude sur l'antique prétention du christianisme à posséder la vérité ? Un historien moderne ne doit-il pas réfuter l'idée que le message chrétien vaut pour tous les hommes ?

C'est surtout le protestantisme allemand qui a connu, depuis le 18<sup>e</sup> siècle, un conflit autour de cette question. Des philosophes et des théologiens appartenant à ce qu'on appelle l'« idéalisme

Buste du Christ, plafond (détail) de la catacombe de Commodilla, à Rome. Milieu du 4<sup>e</sup> siècle. Ci-dessous, *Le Paradis et l'Enfer*, peinture de l'Ecole de Bologne (15<sup>e</sup> siècle).



FRIEDRICH WILHELM GRAF, théologien et historien allemand, est professeur de théologie systématique et d'histoire contemporaine de la théologie à l'université d'Augsbourg (RFA). Parmi ses principaux domaines d'intérêt : le protestantisme et la démocratie en Allemagne, le problème des fondements de la théorie religieuse et de l'éthique. Il est l'auteur de nombreux ouvrages relatifs à la théologie.

allemand » — un Schleiermacher, un Schelling, un Hegel — tentent de relever le défi de la nouvelle pensée historico-critique en interprétant le christianisme comme la « religion absolue ». On réinsère ainsi le christianisme dans une histoire universelle des religions sans sacrifier sa prétention traditionnelle à la vérité. D'un côté, le christianisme n'est qu'une religion parmi d'autres, qu'il faut comprendre comme une figure historique particulière, spécifique, d'un phénomène universel — la religion. De l'autre, il s'en distingue, dans la mesure où c'est uniquement en lui que le but universel de toute religion — la réconciliation entre Dieu et l'homme — a été pleinement atteint.

Après avoir établi un concept universel de la religion, censé regrouper toutes les figures religieuses apparues jusque-là dans l'histoire de l'humanité, on articule donc celles-ci entre elles selon un schéma historique fondé sur l'évolution. Des religions primitives aux religions naturelles et jusqu'aux religions-cultures, l'histoire des religions apparaît ainsi comme un processus ayant pour fin dernière la réalisation effective de l'essence universelle de la religion.

Cette pensée évolutionniste est largement répandue dans tous les pays européens au 19<sup>e</sup> siècle. Le christianisme y apparaît comme la forme la plus haute des religions-cultures, comme la religion de la liberté ou de la personnalité. C'est lui qu'on identifie, plus ou moins directement, avec le concept universel de religion. Le succès de cette interprétation vient de ce qu'il permet une ouverture historique et critique à la multiplicité des religions sans renoncer à prétendre à

la supériorité du christianisme. Ce modèle a pu ainsi servir à justifier l'impérialisme occidental.

Cependant, depuis le 19<sup>e</sup> siècle, l'accroissement rapide de nos connaissances sur l'histoire des religions a ruiné le présupposé idéaliste selon lequel le déroulement de l'histoire serait déterminé par une raison transcendante, égale à elle-même. Plus les historiens ont reconnu la spécificité des religions particulières, plus ils ont renoncé à tenter de comprendre l'histoire des religions comme un processus évolutif unitaire, et d'englober toutes ces religions dans un même concept. A la foi idéaliste en une unité raisonnable du multiple succède une vision pluraliste de l'histoire où ce n'est plus une identité de principe, mais l'individualité des nombreuses religions particulières qui vient au premier plan.

Là où la science historique est menée avec un esprit véritablement critique, elle doit donc rejeter la notion de « religion absolue » comme une notion dogmatique, c'est-à-dire anhistorique. Les conséquences pour la religion chrétienne ont été discutées intensément, au début du siècle, en Europe et aux Etats-Unis. Ernst Troeltsch, un protestant libéral, a joué un rôle important dans ce sens.

Dans une conférence célèbre publiée en 1902, *Le caractère absolu du christianisme et l'histoire des religions*, Troeltsch renonce à la notion de « religion absolue ». Il accorde une « valeur suprême relative » au christianisme, tout en reconnaissant que celle-ci est indémontrable par une méthode rigoureusement historique. Il ne conteste pas que le christianisme prétende à la vérité, mais, pour lui, l'unique vérité s'exprime dans d'innombrables figures religieuses. ■

Ci-dessous, à gauche, Martin Luther, par Lucas Cranach l'Ancien, peintre et graveur allemand (1472-1553). A droite, Jean Calvin, dessin exécuté par un étudiant pendant un cours.

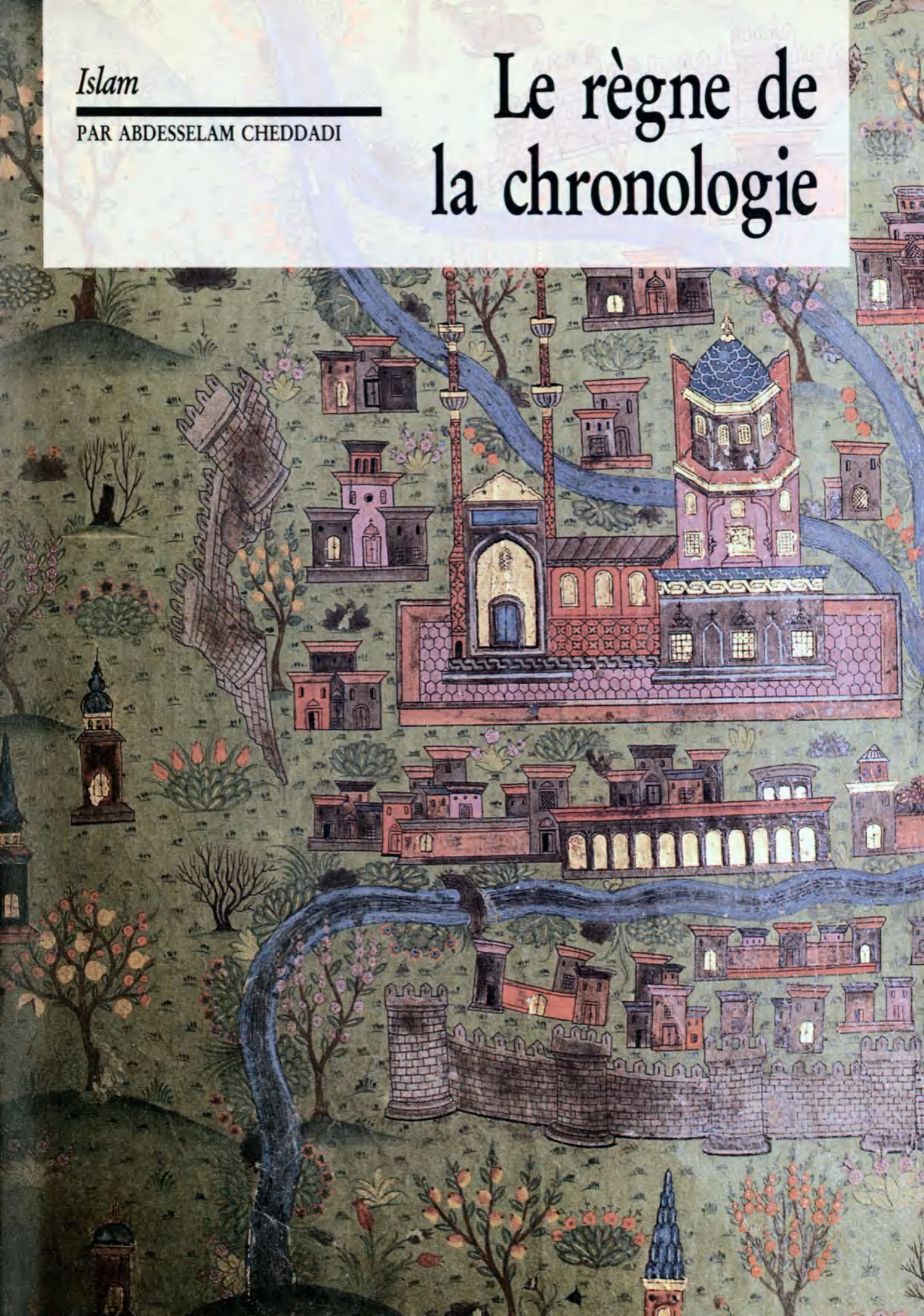


A droite, une ville persane représentée dans le *Livre des routes*, description des campagnes du sultan ottoman Süleyman I<sup>er</sup> dit le Magnifique (1494-1566).

*Islam*

PAR ABDESSELAM CHEDDADI

# Le règne de la chronologie



CE qui frappe d'abord dans l'historiographie musulmane ou *târikh*, c'est l'immensité de sa production, dont seule une faible partie a connu jusqu'ici l'édition — masse grossie, sans cesse, par la découverte de nouveaux textes. De la deuxième moitié du 1<sup>er</sup> siècle de l'hégire (deuxième moitié du 7<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) au 13<sup>e</sup> (19<sup>e</sup>) siècle, elle se poursuit, presque sans interruption, plus ou moins intense selon les époques et les lieux, mais présente partout où l'Islam a pénétré. Elle s'exprime d'abord en arabe, mais aussi en persan, en turc, en malais. Essentiellement musulmane, elle accueille néanmoins des auteurs chrétiens, surtout en Syrie et en Egypte.

Deuxième trait important : sa très grande diversité. Des formes et des genres : vastes histoires universelles, générales, ou monographiques ; formes annalistique, dynastique, généalogique, ou division par *tabaqât* (classes) ; dictionnaires biographiques, histoires locales. Des domaines : vie religieuse et politique, administrative et sociale ; activités scientifiques, littéraires, artistiques ; écoles et tendances idéologiques ; voyages, topographie des villes, monuments ; catastrophes naturelles, famines, épidémies... Sa curiosité s'étend aux civilisations non musulmanes : Europe occidentale et septentrionale, Inde, Chine, Extrême-Orient et Afrique.

Elle s'intéresse à toutes les informations qui ont pour objet l'homme, ses rapports avec son milieu social et culturel, ses rapports avec Dieu. Comme le souligne Ibn Khaldûn (voir encadré page 39), elle s'adresse aussi bien aux « foules » et aux gens « simples » qu'aux « rois » et aux « grands ». Par sa visée universelle et sa large diffusion dans la société, cette conception de l'histoire annonce déjà la conception moderne.

### La maîtrise du temps

Autre trait de similitude avec celle-ci : l'importance qu'elle accorde très tôt au temps et à la chronologie. Du 1<sup>er</sup> au 4<sup>e</sup> siècle de l'hégire (7<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) un vaste savoir sur le temps se constitue dans la culture islamique. Puisé dans la tradition arabe antérieure, il s'enrichit des apports perse, indien, grec, égyptien, et s'alimente aux travaux des astronomes et des géographes. La synthèse magistrale qu'en entreprend al-Bîrûnî, dans la première moitié du 5<sup>e</sup>/11<sup>e</sup> siècle, est impressionnante par son ton d'objectivité. C'est la somme de connaissances sur le temps la plus vaste et la plus rigoureuse qu'on possède avant l'époque moderne.

De ce savoir, l'historien musulman profite largement. A partir du 2<sup>e</sup>/8<sup>e</sup> siècle, la datation, l'adoption de l'ordre chronologique, l'établissement de tableaux se répandent progressivement. Consigner la date en indiquant l'année, le mois

et le jour devient une règle quasi absolue pour la plupart des faits rapportés par l'historien. Ce qui contraste avec l'historiographie dans l'Occident médiéval où un système chronologique unifié ne se généralisera qu'à partir du 11<sup>e</sup> siècle et où, au 14<sup>e</sup> siècle encore, la chronologie des principaux événements historiques reste mal assurée.

### Originalité et limites

Son originalité, mais aussi ses limites résident dans sa conception de l'information historique (*khobar*). Le *khobar*, c'est le fait, l'événement tels qu'ils sont pris en charge par le discours, restitués dans un *récit*. L'historien n'a pas affaire aux faits nus. Il part d'un donné qui est le récit tel que le rapporte la tradition, écrite ou orale, ou



événements. C'est Ibn Khaldûn encore, qui, en considérant dans leur évolution, de la naissance au déclin, de vastes ensembles humains comme les Arabes, les Berbères, les Perses, les Rum (Grecs, Romains, Byzantins), donnera à cette vision une dimension nouvelle.

### Trois grandes périodes

La première, qui va jusqu'au 3<sup>e</sup> siècle de l'hégire, culmine avec la somme que constitue le *Kitâb al-rusul wa-l-mulûk* (*Livre des rois et des prophètes*) d'al-Tabarî (voir encadré page 38). L'ère hégirienne entre rapidement en vigueur. La méthode de l'*isnâd* (production d'une chaîne de garants et critique des témoignages), d'abord élaborée pour les besoins des sciences religieuses, est appliquée à la biographie du Prophète, au récit des conquêtes musulmanes et, progressivement, à tous les genres de récits.

Les premiers récits historiques apparaissent et se cristallisent parfois en genres : *maghâzî* et *sîra* (exploits et biographie du Prophète), *futûh* (conquêtes musulmanes), *ahdâth* (événements politiques marquants), *akhbâr al-arwâ'il* (récits relatifs aux rois et aux nations d'avant l'islam), *ayyâm al-'arab* (récits relatifs au passé des Arabes), *ansâb*, *ma'âthir*, *mathâlib* (généalogies, hauts faits, défauts); biographies des savants, listes des maîtres, chroniques politiques et administratives, histoire des dynasties omeyyades et abbassides, recueils des lettres des secrétaires. Peu à peu s'impose l'habitude de dater avec précision faits et événements, et de suivre l'ordre chronologique.



Ci-dessus, le *Recueil de biographies de savants et mystiques*, manuscrit en prose et en vers relatant la vie de saints du soufisme par Hosayn Bayqarâ (1469-1506), dernier souverain timouride de Perse.

A gauche, illustration d'un journal de voyage, manuscrit turc (1605-1606). A droite, *Relation de la Chine et de l'Inde*, manuscrit arabe du 12<sup>e</sup> siècle.

tel que le produit un témoin vivant (qui peut être l'historien lui-même). Il s'agit donc pour lui en priorité d'authentifier ou de valider les récits par la critique des témoignages et des voies de transmission. L'historien ne vise pas à rechercher ou à établir des faits, mais à recueillir, à classer et à organiser des informations, en établissant leur validité. La vérité intrinsèque des récits reste une question relativement secondaire jusqu'à Ibn Khaldûn, qui pose la connaissance des lois du *'umrân* (l'ordre humain, la société) comme fondement de la critique historique.

Tenu de respecter, souvent à la lettre, les récits qui lui viennent de la tradition, l'historien peut les ranger sous des genres fort divers, les organiser librement au sein d'ouvrages de compilation plus ou moins vastes, mais il ne peut les élaborer à sa façon, les reconstruire ou les refondre dans une perspective propre.

Il n'y a donc pas, dans l'historiographie musulmane, de reconstruction du passé à la manière grecque ni d'histoire théologique comme on en trouve dans le Moyen Age chrétien. D'où cette impartialité qu'on lui reconnaît souvent. D'où, aussi, sa conception d'un temps stationnaire qui ne renferme en lui-même aucune dynamique d'évolution ou de progrès, mais qui ordonne simplement, de l'extérieur, la succession des

ABDESSELAM CHEDDADI, historien marocain, est professeur à la faculté des Sciences de l'éducation à Rabat. D'Ibn Khaldûn, dont il est spécialiste, il a traduit en français et présenté *Le voyage d'Occident et d'Orient. Autobiographie* (Sindbad, Paris 1984) ainsi que *Peuples et nations du monde. Extraits des 'Ibar* (Sindbad, Paris 1987).

## Al-Tabari

**A**L-TABARI (839-923) n'est pas l'inventeur de l'historiographie musulmane, mais son plus illustre représentant. Son *Kitâb al-rusul wa-l-mulûk* (*Livre des rois et des prophètes*) fut longtemps un modèle. Cette chronique qui relate, année par année, l'histoire du monde musulman pendant les trois premiers siècles de l'hégire, sera continuée par les auteurs postérieurs ; sa présentation de la période pré-islamique connaîtra de multiples versions abrégées et adaptations. Sous sa forme intégrale, elle sera reprise dans de nouvelles sommes comme l'*al-Kâmil* (*La somme*) d'Ibn al-Athîr, au 13<sup>e</sup> siècle, ou l'*al-Bidâya wa-n-nihâya* (*Le commencement et la fin*) d'Ibn Kathîr, au siècle suivant.

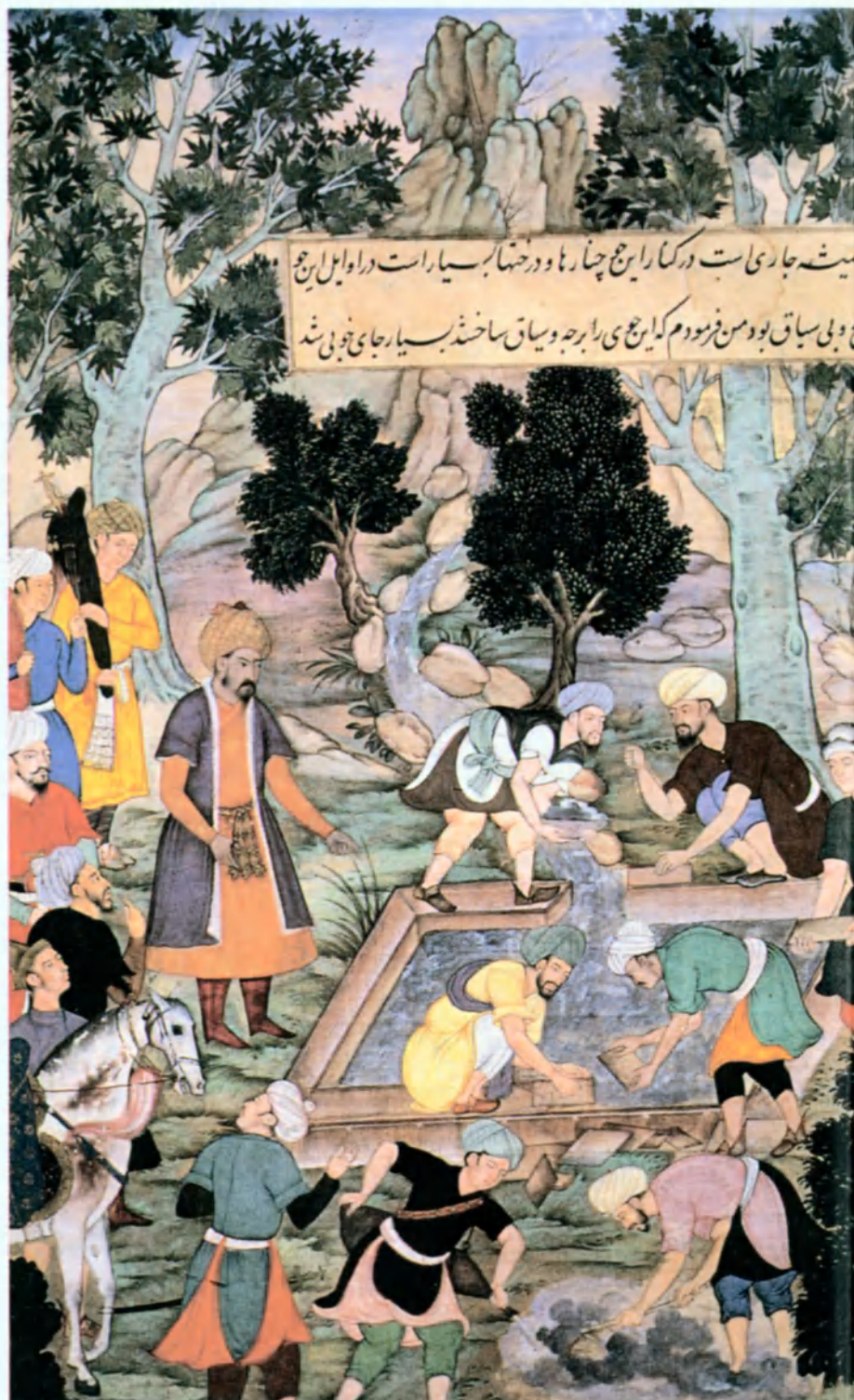
Tabari reçoit d'abord une formation de juriste, de traditionaliste et d'historien. Pendant près de trente ans, il parcourt les villes et les pays du Moyen-Orient pour parfaire ses connaissances auprès des plus grands maîtres du temps. Il ne s'intéresse pas seulement à l'histoire, à l'exégèse coranique et aux traditions du Prophète, mais également à la grammaire, à l'éthique, aux mathématiques et à la médecine. Il est aussi célèbre pour son monumental *Tafsîr*, commentaire du Coran.

Aboutissement d'une évolution commencée dès le premier siècle de l'hégire, son *Histoire* systématise le souci de fonder la présentation de toute information sur la chaîne de ses transmetteurs, en soumettant celle-ci à une critique minutieuse. Il applique à la matière historique un ordre chronologique rigoureux. Et au projet d'histoire universelle ébauché par ad-Dînawarî dans son *Akhbâr at-Tiwâl* (*Les longs récits*) et par al-Ya'qûbî dans son *Târîkh*, il donne une forme plus ample et plus achevée.

Son *Kitâb al-rusul wa-l-mulûk* se présente comme une histoire du monde depuis sa Création jusqu'à l'époque de l'auteur. En fait, comme il l'explique dans sa préface, c'est surtout une histoire des rapports des créatures avec Dieu : relations d'obéissance ou de reconnaissance, d'insoumission ou de révolte. Après Iblis/Satan, Adam et ses fils, elle a pour principaux personnages les prophètes et les rois. L'histoire biblique y trouve une place, mais ni l'histoire gréco-romaine et byzantine, ni l'histoire perse ne sont négligées.

C'est une mine d'informations irremplaçable. Comme l'exige sa méthode, il rapporte chaque fait en nommant ses sources et, souvent, en reproduisant les récits qui les mentionnent, nous donnant ainsi accès à des matériaux anciens aujourd'hui perdus. Comme l'écrit l'historien Franz Rosenthal, Tabari, dans son *Histoire*, a fait preuve « du scrupule et du souffle inlassable du théologien, de l'exactitude et de l'amour de l'ordre du juriste, de la perspicacité du politicien versé dans les lois ».

ABDESSELAM CHEDDADI ■



De nombreuses synthèses voient le jour, tels que les *Maghâzi* d'al-Wâqidî, la *Sîra* d'Ibn Ishâq, les *Tabaqât* d'Ibn Sa'ad, les *Akhbâr at-tiwâl* d'ad-Dînawarî, les *Ansâb al-ashrâi* d'al-alâdhurî, le *Târîkh* d'al-Ya'qûbî. Tout cela forme déjà une vaste littérature historique, dont relativement peu nous est parvenu, mais sur laquelle nous avons un témoignage précis par la liste des titres d'ouvrages qu'on trouve dans les bibliographies dressées ultérieurement, comme le *Fihrist* d'Ibn an-Nadîm, achevé en 377 de l'hégire (998 ap. J.-C.).

La deuxième période, dite classique, est à la fois marquée par l'amplification de ces diverses

tendances avec, toutefois, un certain relâchement de la méthode de l'*isnâd*, et par l'émergence de nouveaux genres. Après Tabarî, mais sans avoir une égale influence, al-Masûdî compose les *Prairies d'or*, autre histoire à tendance universelle. A partir du 4<sup>e</sup> siècle de l'hégire, une historiographie plus ou moins officielle s'appuie plus largement sur les archives de l'Etat ou les archives provinciales. C'est le cas de l'œuvre de toute une lignée d'historiens issus de Hassân Ibn Thâbit Ibn Sinân as-Sâbî, et, plus tard, des *Tajârib al-umam* (*Histoire de la dynastie bouyide*) de Miskawayh, que continue, au siècle suivant, Abu Shujâ'. L'histoire des villes s'affirme comme un genre majeur,

# Ibn Khaldûn

**I**BN KHALDÛN apparaît sans conteste comme une des plus grandes figures de l'historiographie et de la pensée universelle.

Grâce à la longue autobiographie qu'il nous a laissée, nous connaissons bien sa vie. Né en 1332 à Tunis, il appartient à une famille de hauts fonctionnaires et de savants d'origine andalouse et d'antique ascendance arabe yéménite. Il reçoit une éducation très soignée, religieuse, littéraire et scientifique, et a pour maîtres les savants les plus éminents du Maghreb. Au cours de son adolescence l'Ifriqiya est conquise par le roi mérinide Abû-Hasan, qui fait son entrée à Tunis en 1348 ; l'année suivante, la grande peste emporte ses parents. A partir de 1352, il passe une dizaine d'années à Fès, en occupant notamment le poste de secrétaire confidentiel du sultan Abû Sâlim. Mais ni dans cette ville ni à Grenade où il se rend en 1362, ni plus tard à Béjaïa ou à Tlemcen, il ne parvient à mener une vie stable et à réaliser son idéal politique. Il acquiert toutefois une connaissance approfondie de la vie de cour, du fonctionnement de l'État, et il observe le monde des tribus arabes et berbères.

En 1375, à l'âge de 43 ans, il décide de se retirer de la vie publique pour se consacrer à la science. Au château d'Ibn Salâma (près de Frennda, en Algérie), il rédige la première version de la *Muqaddima* (*Les prolégomènes*). Le besoin d'une plus large documentation l'oblige à quitter sa retraite. Il retourne à Tunis où il enseigne et termine la première rédaction du *Kitâb al-'Ibar*, sa monumentale histoire universelle. Mais craignant les intrigues de ses ennemis, il quitte définitivement le Maghreb pour l'Égypte en 1384. Au Caire, il est introduit auprès du souverain mamelouk as-Zâhir Barqûq, et occupe des charges d'enseignement et de justice, tout en travaillant en permanence à son volumineux ouvrage. Cinq ans avant sa mort en 1406, il rencontre au siège de Damas le Mongol Tamerlan, dont il laisse un portrait saisissant.

Le projet khaldounien est d'abord celui d'un historien. Désireux de faire de son temps une synthèse qui puisse servir de « modèle aux historiens futurs », insatisfait des méthodes traditionnelles d'authentification et de vérification des faits, il formule une théorie de la société comme préalable à toute écriture de l'histoire. Il fonde ainsi dans sa *Muqaddima* ce qu'on appellerait aujourd'hui une anthropologie. De son riche appareil conceptuel nous ne donnerons ici qu'un aperçu.

Au centre de sa théorie de la société, on trouve le concept de *'umrân*. Faute d'un terme plus adéquat, on peut le traduire par « civilisation », mais à condition d'en bannir l'opposition que ce mot suggère entre sociétés « évoluées » et sociétés « archaïques ». Concept plus radical, qui se fonde sur l'idée religieuse de la Création,

le *'umrân* désigne le fait humain, l'ordre humain en général. Fondamentalement égaux, libres et souverains de la terre en tant que créatures de Dieu, les hommes se différencient par leurs conditions de vie, qui dépendent elles-mêmes des conditions géographiques et climatiques. Ce terme désigne aussi les manifestations de la vie sociale ou, dans un sens plus restrictif, celles de la vie urbaine, avec ses fortes concentrations humaines par opposition à la vie dans les régions montagneuses ou désertiques.

Dans le *'umrân*, Ibn Khaldûn distingue deux états, qui sont en même temps les deux grands stades de l'évolution de l'homme. A la *badâwa*, phase agro-pastorale, originelle, proche de la nature, n'apportant que le nécessaire, succède la *hadâra*, étape urbaine, complexe, génératrice de superflu, où la société trouve son accomplissement et sa fin. Le destin du *'umrân* est d'osciller, selon une loi implacable, entre ces deux pôles.

Dans le *mulk* (pouvoir), Ibn Khaldûn voit l'élément fondamental de toute la dynamique sociale et historique. Source du plus grand prestige, c'est vers lui que tendent la volonté et le désir des hommes, c'est autour de lui qu'ils se mobilisent. Précaire par nature, il passe d'un groupe à l'autre, d'une nation à l'autre. Son rôle de distribution du surplus économique et de structuration sociale en fait le moteur du passage de la *badâwa* à la *hadâra*. Autour de cet axe de la vie sociale, Ibn Khaldûn structure son œuvre d'historien. Il étudie les nations qui, autour des Arabes et des Berbères, ont, les unes après les autres, détenu le pouvoir. La marche même de son récit suit la progression des groupes politiques, de leur « bédouinité » initiale à l'apogée de leur pouvoir, puis à leur chute.

Ces divers concepts s'insèrent dans tout un réseau de notions. En particulier, dans le domaine social, l'esprit de corps (*'aṣabiyya*), la parenté (*nasab*), la clientèle ou la protection (*walâ', iṣtinâ'*), l'honneur (*nu'ra*) ; dans le domaine politique, la contrainte (*ikrâh*), la force coercitive (*Qahr*), la domination (*ghalab* ou *taghallub*), le prestige (*jâh*) ; dans le domaine économique, les moyens de subsistance (*ma'âsh*), le gain ou le profit (*kasb*), la valeur (*qîma*), le travail (*a'mâl*).

Les concepts ainsi mis en œuvre, les lois qu'il dégage pour le fonctionnement de la société arabo-berbère, les synthèses qu'il présente de nombreux aspects de l'histoire de l'Islam restent indispensables pour toute recherche anthropologique et historique sur la société islamique. Loin d'être dépassé, cet ensemble théorique rigoureux et cohérent constitue un acquis scientifique que les chercheurs modernes n'ont pas fini d'exploiter.

ABDESSELAM CHEDDADI ■

Ci-dessus, *Les prolégomènes* d'Ibn Khaldûn, manuscrit sur vélin de 1733.

Ci-contre, illustration du *Bâber-nâme*, les mémoires de Bâber (1483-1530), le fondateur de l'empire des Grands Moghols dans le nord de l'Inde. Le souverain surveille des travaux dans son jardin.

avec une abondante production dont l'exemple le plus illustre est l'*Histoire de Bagdad* d'al-Khatîb al-Baghdâdî. Les dictionnaires biographiques, en relation avec la vie religieuse et intellectuelle, s'affinent et se multiplient : répertoires de poètes et de spécialistes divers, collections des docteurs appartenant aux différentes écoles juridico-religieuses, catalogues d'écrivains, vies de saints. La tradition historiographique, dans les diverses régions de l'empire musulman, est bien implantée et florissante.

Au milieu du 5<sup>e</sup> siècle de l'hégire (11<sup>e</sup> siècle), la troisième période marque une rupture due aux bouleversements politiques que connaît alors le

monde de l'Islam. L'horizon de la production se rétrécit jusqu'au milieu du 6<sup>e</sup> siècle de l'hégire (12<sup>e</sup> siècle). La Syrie occupera ensuite, pendant un certain temps, une place importante, avec des historiens comme Ibn at-Tayyî ; Ibn Abî ad-Dam et Ibn an-Nazîf, auteurs de grandes histoires universelles, relayés un peu plus tard par Ibn al-Athîr, auteur d'*al-Kâmil* (*La somme*). Puis ce sera au tour de l'Égypte de donner de grands historiens comme Ibn Hajar, al-Maqrîzî, al-'Aynî, Ibn Tighribirdî, as-Sakhâwî et as-Suyûtî. A la même époque apparaîtra, enfin, au Maghreb Ibn Khaldûn, dont l'œuvre novatrice est admirée de son temps, mais n'aura pas de continuateurs. ■

# Afrique : l'écriture de l'histoire

PAR BOGUMIL JEWSIEWICKI  
ET V.Y. MUDIMBE



Griot sénoufo  
de Côte-d'Ivoire.  
Page de droite,  
dans le musée de Jos, au  
Nigéria.

L'HISTOIRE de l'Afrique noire, récemment encore, n'existait, pour le monde extérieur, qu'à travers la parole écrite des conquérants européens. Elle s'est affirmée aujourd'hui comme une discipline autonome. Plus personne, actuellement, n'oserait déclarer, comme le faisaient encore des savants au milieu de ce siècle, qu'il y a, peut-être, un passé africain, mais que, faute d'écriture, son histoire n'existe pas. La maîtrise du temps échappait radicalement, à les en croire, aux sociétés noires d'Afrique. Cette incapacité « technique » ne pouvait que renforcer l'exclusion d'un continent qui, selon Hegel, n'appartenait pas au devenir universel de l'humanité consciente.

Cette exclusion de l'historicité judéo-chrétienne qui se donnait, à l'instar du monothéisme, comme norme universelle de la raison, orienta profondément, dans les années 1950 et 1960, la lutte des intellectuels africains formés en Occident. Leur exigence portait sur la dignité africaine. Ils revendiquaient ce qui leur avait été expressément dénié : le droit à l'universalité, et, donc, la reconnaissance de l'apport africain à la constitution de l'humanité. Dans la conjoncture d'alors, à côté des arts, qui occupaient le premier rang, s'affirmait, sur un plan distinct mais non séparé, une historicité qui impliquait la reconstruction factuelle du passé africain.

Les intellectuels se sont inspirés surtout de l'héritage des Noirs de la diaspora qui, dans leur combat pour la reconnaissance de leur propre humanité, s'étaient consacrés à la recherche des antiquités nègres de l'Occident. Ils visaient essentiellement à établir une légitimité de l'humanité noire au cœur de la culture, telle qu'elle avait été conçue par les Lumières sur la base des apports gréco-romains et judéo-chrétiens. Ce combat ne pouvait donc conduire qu'à rectifier l'imposture de la philosophie hégélienne de l'histoire.

## L'historiographie à l'université

À l'origine de l'Occident, il y a l'Égypte pharaonique, dont l'essence fut nègre : tel est le postulat de la philosophie négro-égyptienne de l'histoire que lança Cheikh Anta Diop à l'Occident dans ses ouvrages, en une réponse hégélienne. Comme plusieurs autres intellectuels africains éminents de cette époque, Diop est, en effet, étonnamment fidèle à Hegel. Les pionniers de l'histoire universitaire de l'Afrique noire, Ade Ajayi et Joseph Ki-Zerbo, conceptualisent tous deux de manière similaire la « parenthèse coloniale » de l'histoire

africaine — une période qui correspondrait à une sorte de descente en enfer et ne mériterait qu'oubli.

Dans un cas comme dans l'autre, le futur de l'Afrique s'articule à partir d'un passé glorieux qu'il remonte à l'Égypte pharaonique, chez Cheikh Anta Diop, ou que, moins lointain, il correspond, pour Ki-Zerbo et Ajayi, à l'Afrique pré-coloniale.

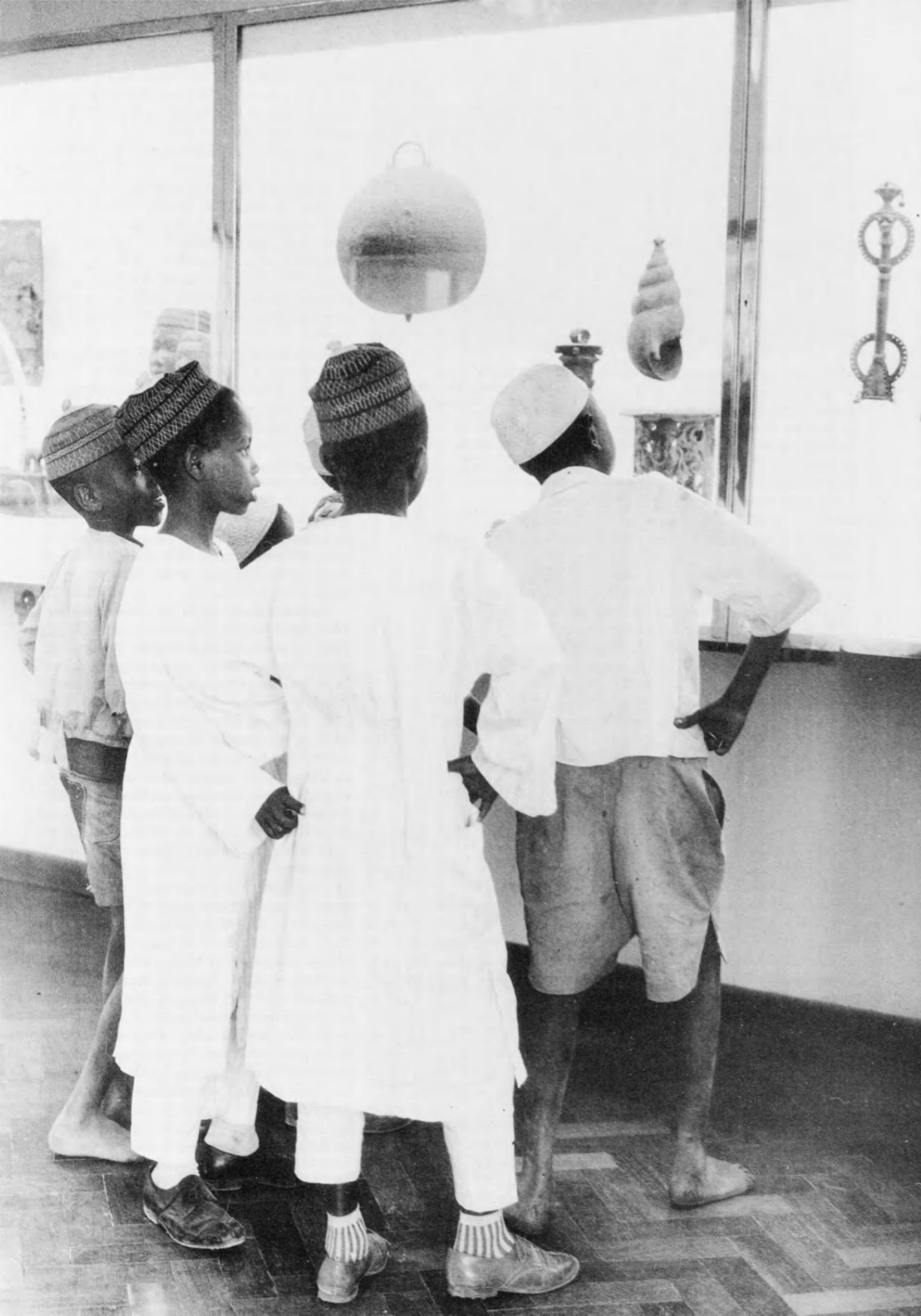
À la suite de la *négritude*, concept d'Aimé Césaire et Léopold Senghor qui imposa à l'Occident et au monde la reconnaissance des cultures négro-africaines, l'historiographie s'attela à démontrer l'historicité des sociétés africaines. Des tensions régnaient entre historiens universitaires de l'Afrique et partisans d'une perception philosophique du passé, comme Cheikh Anta Diop, mais tous estimaient qu'il fallait accorder le discours sur le passé à une philosophie politique du présent. Les premiers ont pensé celle-ci en termes d'États nationaux ; les seconds, Diop et les historiens de la diaspora, ont rêvé d'un État unitaire.

Durant trois décennies (1950-1980), qui la vit s'affirmer comme discipline universitaire, l'histoire de l'Afrique a privilégié l'État comme sujet historique. On dispose aujourd'hui de deux œuvres fondamentales : *l'Histoire générale de l'Afrique* et la *Cambridge History of Africa*. En une génération, la connaissance universitaire de l'Afrique est devenue un élément du récit du devenir de l'humanité. Grâce à l'énorme effort de collecte et de traduction des discours oraux sur le passé de centaines de sociétés, grâce à leur analyse comparée avec les données écrites provenant des cultures occidentales et musulmanes et au développement de l'archéologie, de la linguistique, et des moyens techniques, mais aussi grâce à l'imagination et à la rigueur des chercheurs confrontés aux fluctuations chronologiques de l'oralité, nous disposons aujourd'hui d'une somme immense d'informations factuelles.

De bons ouvrages de vulgarisation existent également, notamment ceux, écrits en français, de I. Kake et E. M'Bokolo. L'Unesco, par ailleurs, prévoit une version abrégée de son œuvre monumentale sur *l'Histoire de l'Afrique* et sa traduction en langues africaines. Toutefois, les connaissances acquises par l'historiographie universitaire sont encore peu intégrées à l'enseignement de l'histoire en Afrique. Problème rendu encore plus aigu par la crise de l'édition et de la diffusion du livre.

Le recours aux traditions orales n'est évidemment pas spécifique à l'historiographie africaine.







Fouilles à Djenné, ville du Mali et site d'une ancienne civilisation.

Mais à son application en Afrique nous devons sa légitimation universitaire et ses développements méthodologiques, dont un Jan Vansina fut et demeure le pionnier. L'analyse des traditions orales a, en effet, imposé, dès le départ, une collaboration réelle entre historiens, anthropologues et linguistes. Elle a conduit, généralement, à réduire les frontières entre ces disciplines, mais aussi à ce qu'un certain nombre de chercheurs accepte le concept anthropologique de « présent ethnographique ». Il en résulta une coupure artificielle du passé africain en deux temps dont la colonisation constituerait la frontière majeure. L'histoire pré-coloniale fut alors présentée comme le creuset des expériences véritablement africaines et l'on négligea l'histoire coloniale, perçue comme une parenthèse : un temps d'acculturation et de domination. Du concept de « présent ethnographique » vint aussi l'idée, aujourd'hui dépassée, que l'Afrique noire serait un musée vivant de l'évolution de l'humanité.

## L'oral et l'historique

L'idée que les traditions orales ne méritent notre attention et, même, n'existent que pour la période coloniale, est fautive, voire dangereuse. Elle rejoint une autre conception, non moins erronée, selon laquelle les sociétés africaines auraient totalement perdu la maîtrise de leur devenir pendant l'époque coloniale. Ce qui a suscité un certain nombre de mythes. Ainsi, un Africain urbanisé serait, culturellement, un bâtard, seul l'Africain rural, donc « traditionnel », incarnerait l'africanité. Ces pré-supposés ont fortement marqué les politiques scientifiques de l'africanisme. Des institutions savantes aussi bien que des chercheurs individuels se sont consacrés aux récits des traditions des Etats ou des cours de chefs importants. Toujours, un sentiment d'urgence les a poussés vers la tradition la plus ancienne, puisque, selon un dicton en vogue, « Chaque fois que meurt un vieillard, c'est une bibliothèque qui disparaît. »

La tendance fut donc de valoriser l'aspect documentaire des discours historiques oraux. Mais à force de vouloir légitimer les traditions orales comme documents d'archives, on a oublié qu'elles sont, également, des discours historiques.

Un griot ouest-africain ou un « traditionaliste » attaché à la cour d'un Etat pré-colonial sont aussi, voire avant tout, des historiens au sens ordinaire du mot.

Les années 1960 témoignent d'une transformation dans la pratique de l'histoire africaine. C'est une période où l'on adapte la critique historique classique aux besoins d'analyse des données orales. Le besoin de prouver à un monde plutôt sceptique la validité du concept d'histoire africaine impose une idée force : le mode oral de conservation de l'information, dans la mesure où la continuité d'une structure politique en garantit la transmission, peut être aussi fidèle aux faits que l'écrit.

Les africanistes témoignent actuellement d'un vif intérêt pour l'histoire sociale et, depuis peu, pour l'histoire intellectuelle. Les historiens portent une attention plus nette aux micro-histoires. Ainsi apprend-on à respecter et à mettre en valeur cette continuité des savoirs sur le passé qu'ont toujours produit les sociétés africaines. Des Africains écrivaient leur histoire depuis des siècles. En fait, depuis que la culture musulmane leur avait offert un instrument : l'alphabet arabe. Les Etats de l'Afrique sahélienne ont permis et intégré dans leurs vies et leurs cultures l'existence de ces lettrés qui avaient adopté cet instrument venu d'ailleurs, l'écriture.

Là, comme ailleurs sur le continent, les Africains disent, chantent, mettent en scène (danse, récitation, théâtre de marionnettes), sculptent et peignent leur histoire. Comme d'autres peuples, ils ont toujours maîtrisé leur passé, ont eu leurs discours historiques, qui respectent les faits du passé, les placent dans un cadre explicatif et esthétique, producteur de sens sur le passé. C'est ce sens qui instaure un lien entre le passé, le présent et le futur de l'Afrique. C'est lui qui permet de produire, dans le domaine d'une science historique élargie à la dimension du monde, un discours à la fois utile, vrai et crédible en lui-même aussi bien que dans son rapport aux faits qu'il interprète.

Acceptons la contribution de l'« humanité » noire à la construction de notre devenir commun. L'Egypte fut non seulement une civilisation africaine, mais aussi et, nettement, nègre, comme semble l'avoir été l'Eve de l'humanité. Nous savons aussi qu'un saint Augustin appartenait à une culture métissée, comme d'ailleurs, après lui, nombre de lettrés et de savants. Nous pouvons, aujourd'hui, nous autoriser un regard plus serein, sur le passé comme sur les historiographies des sociétés d'Afrique.

Nous savons, à présent, que notre historiographie universitaire qui, hier, a tant célébré l'écrit, qui l'a rendu possible, n'est pas la seule valable. Depuis toujours, les historiographies orales ont, elles aussi, été porteuses de normes et de logiques d'interprétation du passé. Pourquoi, dès lors, nous faudrait-il les réduire à n'être que des archives, attendant le regard et l'intelligence de l'historien actuel ?

BOGUMIL JEWSIEWICKI est professeur d'histoire à l'université Laval (Canada). Il est l'auteur de *African Historiographies. What History for which Africa?* (1986, « Historiographies africaines. Quelle histoire pour quelle Afrique ? »).

V.Y. MUDIMBE, historien zaïrois, est professeur d'études romanes et de littérature comparée à Duke University (Etats-Unis). Il a notamment publié *The Invention of Africa* (1988, « L'invention de l'Afrique »).



# URSS : la fin des taches blanches

PAR VLADLEN SIROTKINE

EN URSS, des périodes entières de l'histoire, tant soviétique que mondiale, ont été carrément passées sous silence. Elles n'ont même pas été falsifiées, non, elles ont tout simplement été omises. « Taches blanches ». Ainsi, par exemple, de vieux bolcheviks tels que Boukharine, Zinoviev, Trostki, et tant d'autres qui ont été exécutés, ont-ils été rayés du passé. C'est pourquoi, aujourd'hui, la publication de biographies connaît une véritable explosion. On a jeté par la fenêtre la version stalinienne de la collectivisation de l'agriculture et de l'industrialisation. Résultat : nous avons dû supprimer les examens d'histoire, faute de nouveaux manuels. A la place de l'histoire du Parti communiste, du Communisme scientifique et de l'Economie politique du socialisme, nous donnons des cours sur l'histoire sociale et politique du 20<sup>e</sup> siècle.

De nouveaux manuels sont en chantier. Une équipe en prépare un intitulé *Essais sur l'histoire du Parti*, une autre travaille à une histoire de l'URSS. Je suis l'un des auteurs d'une Histoire universelle, mon domaine étant la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse et la Belgique.

Le milieu des historiens est en pleine évolution. A une extrémité vous avez le professeur bien installé, opposant, au moins sur le plan intellectuel. A l'autre, il y a la jeunesse : chercheurs, professeurs d'université, gauchistes, plutôt à part. Puis, au centre, il y a nous, qui nous situons entre quarante-cinq et cinquante ans. Nous nous efforçons de faire avancer les choses.

Prenons, par exemple, la Révolution française. Jusqu'il y a cinq ans, pour l'essentiel, on étudiait la période de la Terreur. La Révolution sans la terreur, ce n'était pas la Révolution — c'est ainsi qu'on justifiait le terrorisme. A l'exception de Robespierre, on n'étudiait pas les chefs de la Révolution. Cette année, à l'occasion du Bicentenaire, on a pu faire mieux ; on a rempli certaines



« taches blanches » en publiant des livres qui, objectivement, examinent tous les aspects du fait révolutionnaire. Il en va de même pour les révolutions anglaise et américaine. J'ai moi-même écrit plusieurs articles où je faisais des comparaisons entre ces trois révolutions et la Révolution d'Octobre.

Autrefois, beaucoup de mots, beaucoup de noms étaient tabous : « convergence », « goulag », l'« académicien Sakharov »... Pas pour des raisons d'ordre historique, mais parce que cela touchait au politique. Nous en parlons maintenant librement, et des vues différentes s'expriment. Toute homogénéité de façade a disparu, c'est maintenant la pluralité des opinions, la démocratie. Depuis cinq ans, tout a changé.

Bien sûr, il y a des forces conservatrices qui freinent cet élan. Mais à l'université, où j'enseigne, les choses bougent énormément. Là nous faisons

En haut, la tribune officielle lors du défilé du 1<sup>er</sup> mai 1929 sur la place Rouge. Boukharine est le premier à gauche.

Ci-dessus, articles récents sur Trotski parus dans la presse soviétique.



un double travail : enseignement et recherche, et les étudiants poussent au changement. C'est un mouvement général.

« Vous êtes historiens.  
C'est à vous de décider. »

Les publications sont libres, mais depuis deux ans seulement, ce qui explique qu'il n'y ait pas encore de nouveaux manuels. En revanche, une masse d'articles paraissent dans les quotidiens, les hebdomadaires et dans les revues historiques. Pas dans toutes cependant. Certaines de ces revues attendent encore d'avoir des commandes, des instructions du Comité central. Mais le Comité central est muet. Gorbatchev a dit : « Pas de commandes. Vous êtes historiens. C'est à vous de décider. »

Pour combler les « taches blanches » des archives, il faut utiliser les livres qui étaient auparavant interdits. Chez nous, cela s'appelle « archives spéciales », « bibliothèque spéciale » ou « documentation spéciale ». Maintenant on publie tout, absolument tout. Ainsi, dans l'hebdomadaire *Smen*, j'ai publié un grand document sur Trotski et sur le trotskisme. Egalement, dans un quotidien destiné aux professeurs du secondaire, un long article illustré sur Stolypine, le réformateur numéro un du début du siècle. Il voulait faire une réforme agraire et les conservateurs l'ont éliminé. Grâce aux photos, pour la première fois on a vu Stolypine.

Pour brosser un grand tableau historique, un vrai, nous devons utiliser toutes les archives, toutes les sources. Le problème est qu'il nous faut vaincre les résistances de vieux archivistes, de bureaucrates endurcis qui s'efforcent de retarder le mouvement. Mais, contrairement à ce que l'on croit souvent, les archives ne sont pas fermées. Vous pouvez y aller et demander ce dont vous avez besoin. Officiellement, tout est accessible, même les archives du Parti. D'ailleurs, nos archives sont maintenant pleines d'Américains et de Japonais. Il y a une grande cinémathèque, près

Membres du praesidium du premier congrès des soviets (1922). En haut à gauche, Zinoviev.



Petr Arkadievitich Stolypine (1862-1911).

VLADLEN SIROTKINE, historien soviétique, est professeur à l'Académie diplomatique de Moscou. Spécialiste de l'histoire de France et des relations franco-soviétiques, il est l'auteur, entre autres, d'ouvrages sur les guerres napoléoniennes et les relations entre la France et la Russie au 19<sup>e</sup> siècle.

de Moscou ; j'y ai visionné des films toute la journée sans aucune difficulté. De même, je me suis rendu librement à l'étranger. J'ai travaillé dans les archives d'Italie, de France, de Belgique. L'année prochaine, j'irai aux Etats-Unis.

Comment faire  
une histoire scientifique ?

Je ne suis pas partisan d'écrire immédiatement une histoire qui serait valable pour tous. Il faut du temps et y aller pas à pas. Revenons à la Révolution française. A l'occasion du Bicentenaire, nous avons publié un ouvrage dont un tiers des auteurs sont des Français. Nous avons suivi le principe déjà adopté dans le tout récent *Dictionnaire de la glasnost\** : deux auteurs par chapitre — en l'occurrence, un Soviétique, un Français. Il y a donc une mise en œuvre de critères scientifiques et un recul de l'idéologie. Mais comment faire une histoire scientifique ? Certains problèmes ont des implications idéologiques ou des conséquences politiques.

Je crois que la tâche des historiens n'est pas de tout expliquer, mais de révéler tout ce qui s'est réellement passé. Pour le moment, on ne peut pas dire que nous ayons une histoire vraiment scientifique, pas encore. Mais nous sommes en train de la faire. Et de ce point de vue, les journaux sont du plus grand intérêt. Quand j'étais étudiant, à Moscou, je ne me vantais pas de fréquenter la faculté des Lettres. Je prétendais même être un futur ingénieur ou physicien... Maintenant, le temps des historiens est venu. Télévisions, journaux, radios, soviétiques ou étrangers, nous interrogent. J'ai dû donner une bonne centaine d'interviews pour des quotidiens d'un peu partout dans le monde.

Les communistes, dans le reste du monde, et notamment dans le tiers monde, se sont contentés pendant longtemps de la version officielle de l'histoire soviétique. C'est pourquoi les changements actuels chez nous les désorientent. Nous étions pour eux un modèle, l'image du paradis sur la terre. Or, cette image est fautive. Elle a d'ailleurs commencé à se brouiller depuis plus de trente ans, depuis le XX<sup>e</sup> Congrès du PCUS et le rapport de Khrouchtchev sur Staline. Maintenant nous sommes ouverts, nous discutons et nous cherchons à mettre en avant les faits. Ces camarades n'y sont pas habitués.

En fait, dans le mouvement communiste, on n'est pas familiarisé avec le pluralisme des idées qui, à mon avis, régnait au temps de Lénine. L'usage du débat s'est perdu depuis Staline. Ainsi avons-nous, en URSS, des milieux très désorientés par la situation actuelle. Je suis allé dans la partie extrême-orientale du pays et j'ai constaté qu'on n'y comprenait pas ce qui se passait à Moscou ou à Leningrad. Faire comprendre prendra beaucoup de temps. Il faut en être conscient. ■

\* 50 idées qui ébranlent le monde. Dictionnaire de la glasnost. Dirigé et préfacé par Youri Afanassiev et Marc Ferro, éd. Payot, Paris 1989/ éd. Progress, Moscou 1989.

● ● ●

**Afrique de l'Ouest :  
une antique métallurgie**

Les bronzes du Bénin, une des plus hautes formes de l'art africain, vont-ils livrer leur secret ? Des recherches approfondies menées par le British Museum et l'Université de Toronto ont démontré l'origine locale et des matières premières (cuivre, plomb, étain) et des techniques employées. Au Rwanda, des archéologues ont mis au jour des fours à métaux qui remonteraient au 8<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Deux siècles plus tôt, le travail du fer avait déjà commencé en Afrique de l'Ouest.

● ● ●

**Karnak vu par l'ordinateur**

Grâce à des ordinateurs géants, les chercheurs du Centre franco-égyptien des temples de Karnak ont reconstitué, fictivement, sur écran, l'aspect d'un des sites architecturaux les plus complexes de l'ancienne Egypte. Ils ont eu recours à un programme employé par un service de l'Electricité de France (EDF) pour la mise au point des centrales nucléaires. Ce service, fondé en 1967, associe le Centre national de la recherche scientifique (CNRS), le ministère français des Affaires étrangères et l'Organisation égyptienne des antiquités.

● ● ●

**Kupka**

Une rétrospective du peintre Frank Kupka (1871-1957), Tchèque d'origine, a eu lieu au musée d'Art moderne de Paris, grâce aux prêts de la galerie Norodni de Prague (22 novembre 1989 - 25 février 1990). A cheval entre deux siècles et trois capitales (Prague, Vienne et Paris), l'œuvre de Kupka mêle une constante exaltation colorée à un souci non moins impérieux de construction géométrique. L'illustrateur de *L'homme et la Terre* d'Elysée Reclus, géographe et sociologue avant la lettre,

est aussi l'auteur de *Printemps cosmique*, toile hallucinée. Kupka le rationaliste était un familier des séances de spiritisme.

● ● ●

**Un succès génétique**

Une équipe de chercheurs français, yougoslave et américain est parvenue à « marier » deux bactéries aux séquences d'ADN différentes, ce qui, tout récemment encore, paraissait impossible. On peut donc combiner des gènes appartenant à des espèces différentes qui donneront naissance à de nouvelles protéines. Un brevet international de cette technique a été déposé. Cette « manipulation » s'est accompagnée d'un maximum de précautions. Mais d'autres scientifiques pourraient se révéler à l'avenir moins scrupuleux. La création d'une commission d'éthique internationale, ayant pouvoir de contrôle, apparaît indispensable, surtout en matière de manipulation génétique.

● ● ●

**Frontière humaine**

C'est à Strasbourg que siègera le Secrétariat permanent du Programme scientifique international Frontière humaine, chargé de percer les mystères du fonctionnement du cerveau et des gènes. Ce programme est financé, dans un premier temps, à 90% par le Japon. Ce pays eut en effet, dès 1986, l'idée d'un programme international visant à repousser les frontières du savoir humain : il le proposa officiellement, l'année suivante, au Sommet des sept pays les plus industrialisés de Venise.

● ● ●

**Environnement africain :  
un cri d'alerte**

La Banque africaine de développement (BAD), principal bailleur de fonds du continent, sonne l'alarme. En Afrique tropicale, la déforestation causée

par le défrichage agricole fait disparaître chaque année quelque 225 000 hectares de forêt dense et productive. De plus, chaque année, 635 000 hectares sont déboisés pour les bois durs et les contreplaqués. D'où une réduction du couvert végétal et une perte des approvisionnements en bois de feu. L'Afrique doit également faire face à la raréfaction et à la contamination chimique des eaux souterraines par un usage excessif des engrais et des pesticides, ainsi qu'à la pollution de l'eau et de l'air dans les villes où vit près de 32% de la population.

● ● ●

**Neptune et le quasar**

Les savants vont passer des années à étudier la moisson d'informations que le vaisseau spatial américain, Voyager 2, a transmise lorsqu'il est passé, en août 1989, à proximité de Neptune, après un voyage de 12 ans et de 4,5 milliards de kilomètres. Voyager a révélé la présence de six nouveaux satellites et de trois anneaux jusqu'alors inconnus autour de cette planète lointaine du système solaire, dernier objectif du vaisseau spatial avant qu'il ne poursuive sa course dans la galaxie. Autre succès à l'actif des astronomes américains en 1989 : la découverte du corps cosmique le plus vieux et le plus éloigné que l'on connaisse, un quasar de 14 milliards d'années-lumière.

● ● ●

**Santé et changement  
climatique**

Le réchauffement du climat, dû, selon de nombreux scientifiques, à l'effet de serre, favoriserait la diffusion de certaines maladies et diminuerait en même temps la capacité de l'organisme à se défendre contre elles. C'est la conclusion des spécialistes qui ont participé à la Conférence sur le changement atmosphérique de la planète et la santé publique, qui a eu lieu à

Washington, D.C., en décembre 1989. L'un d'eux s'attend à une invasion croissante des parasites vecteurs de maladies, un autre souligne que l'action des rayons ultra-violet, renforcée par la diminution de la couche d'ozone dans la haute atmosphère, risque de modifier le système immunitaire ou de provoquer certains cancers.

● ● ●

**La fatigue du dévouement**

Les médecins, travailleurs sociaux et thérapeutes américains ont un nouveau terme pour désigner un phénomène qui, selon eux, décime leurs rangs : la « fatigue du dévouement ». « Au moins 20 pour cent du personnel médico-social souffre de cette forme d'épuisement » a déclaré le docteur Lyle Miller, qui dirige à Boston l'Institut de biocomportement, lors d'une conférence récente de l'Association américaine des travailleurs sociaux. Les personnes atteintes sont celles qui assument une trop large part des problèmes d'autrui, ce qui ne leur laisse pas assez de temps ou d'énergie pour se consacrer à elles-mêmes. Désenchantées et déprimées, elles montrent alors divers symptômes caractéristiques de la fatigue, comme le mal de tête, de dos ou un caractère irritable.

● ● ●

**Cafards : le défaut de la  
cuirasse**

Des chimistes de l'Université Washington à Saint Louis, aux Etats-Unis, ont fait une découverte qui débouchera peut-être sur un nouveau moyen de lutte contre les cafards. Grâce à la méthode de Résonance magnétique nucléaire (R.M.N.), ils ont localisé, chez l'insecte, le centre où il produit les substances chimiques dont se compose sa peau ou cuticule. Ils espèrent ainsi mettre au point un agent inhibiteur qui empêchera la cuticule de se former.



## LES ARCHIVES SERAIENT-ELLES UNE SUBSTANCE HALLUCINOGENÈ ?

PAR MICHEL MELOT

**D**ANS le film *Blow up*, à force d'agrandir et d'agrandir un détail de la photographie pour y découvrir un secret qui n'appartient qu'au réel, le héros voit l'image éclater pour ne plus montrer que ce qu'elle est dans sa surface : un agrégat de particules de sel d'argent. Borges va plus loin : il imagine un pays développant tous ses efforts à constituer une carte géographique de son territoire la plus exacte possible, donc, finalement, sa reproduction intégrale à l'échelle 1/1.

Curieusement, alors que l'entreprise de ces géographes nous apparaîtrait clairement comme une folie (une telle invraisemblance qu'aucun lecteur de Borges ne croit une seconde qu'il s'agit d'une histoire vraie), personne — peu s'en faut — ne semble s'étonner de voir la même utopie dûment reprise par les historiens.

Les archives modernes sont censées recueillir, conserver, classer, communiquer, « tout document issu de la marche d'un service » : imaginez ! Le kilomètre de rayonnage

devient la véritable mesure de l'Histoire, alors que l'année-lumière n'y suffirait pas.

### LE PRÉTEXTE DE L'HISTORIEN

A la Bibliothèque nationale, à Paris, cinq mille titres de périodiques arrivent chaque jour. Devant une tâche aussi géante, on n'a jamais calculé (sans doute ce calcul serait trop cruel) le taux de chance qu'il y a pour qu'un exemplaire d'un de ces périodiques soit un jour consulté. Sacrilège ! crient les bibliothécaires (ce qui montre bien qu'on a affaire à un phénomène d'ordre sacré) ; et l'absurde réponse vient inévitablement : « Si même il n'y avait qu'une seule chance sur des milliards qu'un historien futur désire un seul de ces documents, il faudrait le conserver. »

Voilà l'« historien futur », hypocrite prétexte à tous nos fantasmes d'historicité, bouc émissaire de nos angoisses présentes. A cause de lui, vraiment, nous nous imposerions cette impossible tâche, ce ramassage

indéfini, ce classement maniaque ? Mais alors, on entre dans l'hallucination de la conservation *absolue* de l'Histoire protégée, de la reconduction du Temps.

La question n'est pas dans la quantité exponentielle des documents à conserver mais plutôt sur le principe d'en conserver, finalement, certains. Après nous être étonnés de la définition légale des archives, si vaste qu'elle s'autodétruit, étonnons-nous du dépôt légal, cette vocation de conservation du patrimoine imprimé, confiée à la Bibliothèque nationale. Passe encore pour les livres : ils tiennent peu de place, et si, comme tout le monde le réclame, on embauchait quelques dizaines de milliers de conservateurs de plus, l'affaire serait vite réglée.

Mais songez aux affiches : oui, toute affiche placardée en France est soumise au dépôt légal. Contentons-nous des campagnes nationales. Il s'agit d'affiches de grand format. Généralement, elles arrivent à la

Bibliothèque nationale en seize morceaux, chaque morceau étant plié en quatre. Elles arrivent par mètres cubes et l'on a renoncé à les déplier, ce qui, d'ailleurs, vu la mauvaise qualité du papier, les endommagerait. D'ailleurs, à supposer qu'on les catalogue, il serait impossible de les communiquer (quelle table, quel rayonnage aberrants devrait-on concevoir pour mettre à plat une affiche faite pour être vue sur un immeuble ?) et, de toute façon, le papier en est périssable. Il est donc indispensable de ne jamais les déplier avant leur décomposition spontanée.

Pourtant, on empile les affiches à la Bibliothèque nationale. Je le sais : je l'ai fait avec scrupule et désespoir. Je me suis même souvent posé la question : pourquoi empilé-je des affiches pliées en quatre ? Et une autre hallucination m'est venue : pourquoi pas les annonces publicitaires peintes à même les murs, sculptées en polystyrène, ou en tôle émaillée ? Pourquoi seulement les

affiches ? Or la réponse est simple : c'est qu'on peut les plier en quatre et les empiler, ce qui est impossible avec la tôle émaillée. Certes, c'est bien là tout ce que l'on peut en faire, mais l'honneur est sauf.

### DES AFFICHES AUX LOGICIELS

Ne croyez pas que j'exagère ni que je ridiculise les fonctionnaires français. J'ai été jusqu'à visiter la bibliothèque

retenir, c'est la réduction en quadrichromie de chaque cliché, mesure radicale qui a un autre avantage : en imprimant systématiquement toutes les diapositives existant au monde, non seulement elles seraient préservées, mais leur catalogue serait tout fait.

Je ne veux pas laisser échapper le problème de la conservation des logiciels. Vous pensez qu'il n'est rien

des objets sont conservables. Sachant donc que le recours à l'historien n'est qu'un stratagème pour justifier notre manie de la conservation, à quoi donc peuvent bien servir ces amas d'objets ?

### UN CULTE DES OBJETS

Là encore, la réponse est plus simple qu'il n'y paraît. Dans les dépôts d'archives, le commun du public ne

de ces témoignages symboliques une légitimation globale ? Nous, qui croyons que notre survie dépend de la production des objets, autour de laquelle nous avons bâti l'ossature de nos groupes, feignons de croire qu'il y va aussi de notre savoir : d'où cette terreur religieuse à l'idée de les laisser disparaître, comme une sorte de culte des ancêtres dont les catalogues et les inventaires seraient la litanie.

Je me suis rendu compte que la frénésie de conserver les objets allait croissant ; que le dogme, loin de s'éteindre au fur et à mesure qu'il devenait dérisoire et paroxystique, gagnait au contraire en vigueur : écomusées, parcs naturels, appel aux archives privées, sites et villes entières placés sous surveillance, inflation de musées en tous genres... Et que l'on s'en réjouissait dans la mesure exacte où l'on déplorait par ailleurs les destructions massives d'objets, non tant du fait des guerres, mais surtout de l'explosion urbaine, de l'industrialisation des campagnes, du remembrement, des constructions d'autoroutes, de la domestication des énergies, etc.

Autrement dit, il semble qu'il y ait un phénomène de vases communicants et que nous, adorateurs des objets, les conservons avec d'autant plus de zèle que nous en détruisons d'autres pour des raisons purement économiques, objets eux-mêmes destructeurs de paysages, de modes de vie, de croyances. Le cycle des objets s'accélère par la rotation de plus en plus rapide des stocks qui doit stimuler la consommation. Certains nous annoncent que la durée de vie d'un gratte-ciel de cent étages ne devrait pas dépasser dix ans. Comment ne pas s'en étonner quand nous prenons d'aussi extravagantes mesures pour conserver éternellement une vieille cheminée ? ■



Lénine, la bibliothèque du Congrès, la bibliothèque de la Diète et partout j'ai demandé ce que l'on faisait des affiches. Partout on les empile.

Quand nous aurons résolu le problème des affiches et celui des photographies, il y aura les photocopies, les éditions sur machine à traitement de texte, puisqu'aujourd'hui tout un chacun peut avoir sur son bureau une petite imprimante intégrée. J'ai, l'autre jour, vu sur les boulevards un camelot qui proposait des fioles d'un liquide capable de transférer sur n'importe quel support (et notamment sur les tee-shirts) n'importe quelle image imprimée (et notamment les bandes dessinées). Outre que j'observais que cet homme enfrenait ostensiblement la loi du droit d'auteur, je me suis demandé s'il ne fallait pas imposer à chacun de ses clients d'aller déposer un exemplaire de leur chemise à la Bibliothèque nationale. Qui d'ailleurs n'était pas bien loin.

Les photographies en couleur posent un problème technique : elles se décolorent en quelques années. Il n'y a qu'une seule solution, que seuls quelques riches musées peuvent

de plus simple à archiver qu'une bande magnétique ou une disquette, c'est vrai. Mais, de même que pour certains disques anciens, il faut impérativement conserver, à côté de la disquette, l'ordinateur sur lequel on pourra la consulter. Or ce matériel a une fâcheuse tendance à se renouveler très vite. Le problème est donc de faire réformer la loi du Dépôt légal pour obliger les constructeurs à déposer tous leurs modèles et à les maintenir en état de marche pour l'éternité.

Il faut aussi parler des nouvelles technologies, de ces photographies numériques qui sont transmises sans laisser de trace, de ces imprimantes de quatrième génération dont toute la science typographique est inscrite dans le programme qui dirige le rayon laser.

Quelles sont donc les vraies raisons de notre déraison ? Il y a bien, dans tout ce marécage, quelque banc plus ferme. Par exemple, considérons ce que l'on conserve puisque, à l'évidence, on ne conserve pas tout. La réponse tient en un mot : on ne conserve que les objets. Tout objet est passible de conservation et seuls

vient que pour deux raisons, exclusivement : l'état civil, qui permet d'attester les filiations, et le cadastre, qui permet d'attester la propriété. Ces archives-là, seules, semblent avoir une importance considérable dans la vie du groupe. La preuve en est que, lors des émeutes ou des révolutions, l'une des actions les plus pressées des révolutionnaires est d'aller aux archives pour brûler les titres de propriété. Entre deux révolutions, les archives qui restent n'intéressent guère que les historiens.

Le problème est donc de savoir comment on est passé d'une pratique *utilitaire* de la conservation, susceptible d'intéresser les révolutionnaires pour leurs autodafés, à une pratique sacrée dite *culturelle* qui intéresse les historiens pour écrire des livres.

L'origine de ces objets que l'on conserve peut facilement être tracée jusqu'au culte des reliques, jusqu'aux Regalia, qui attestaient la légitimité du pouvoir royal, et jusqu'aux actes de propriété en général. Les objets seraient-ils les « regalia » d'une société productrice d'objets, une nouvelle forme de relique adaptée aux démocraties marchandes, qui tirerait

MICHEL MELOT, de France, est vice-président du Conseil supérieur des bibliothèques. Ancien élève de l'École nationale des chartes, il a été conservateur à la Bibliothèque nationale et directeur de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou (1983-1989). Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages d'histoire de l'art et d'archéologie.

# JOURS PARISIENS DE TAHA HUSSEIN

PAR CHARBEL DAGHER

L'HÔTEL Beauvoir est toujours là, face à la Closerie des lilas. Deux fenêtres équidistantes de la porte d'entrée. J'invite Mu'nès à se mettre devant la fenêtre droite, puis devant l'autre. Mais comment photographier l'absent ?

Quelle ne fut ma surprise lorsque je découvris, sur l'une des diapositives développées, trois lettres inscrites sur le mur de l'hôtel : TAH, les trois premières lettres du prénom de l'absent, le père de Mu'nès. Et plus loin, une ombre, l'ombre allongée d'un visage à lunettes reconnaissable entre tous. Le souvenir de l'absent est toujours là.

En compagnie de Mu'nès, je vais, à Paris, sur les traces de son père. C'est l'année du centenaire de la naissance de Taha Hussein (1889-1973), pionnier de la littérature arabe contemporaine.

Paris est immuable. La recherche du temps husseïniyen y devient une promenade. Mais d'abord, un crochet par Montpellier où tout a commencé. Taha Hussein, boursier du gouvernement égyptien, y débarque, peu avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Pourquoi Montpellier ? Mu'nès raconte :

— Peut-être parce que c'était la province, où les élèves auraient moins de tentations qu'à Paris. Peut-être parce que c'est une ville plus proche de la Méditerranée, où l'on pensait que les étudiants égyptiens seraient moins dépaysés. Mais je ne lui ai jamais posé la question. Il avait commencé à apprendre la langue française, à la perfectionner plutôt. Il en avait déjà appris les rudiments à l'université du Caire, où l'on donnait un vague cours de français.

## RENCONTRE

La guerre éclate. Paris est touché par les bombardements allemands. Comme bien d'autres familles françaises, les Brisseau décident de se réfugier en province et s'installent auprès d'une amie à Montpellier. Suzanne Brisseau, qui prépare le concours d'entrée à l'École normale



supérieure de jeunes filles à Sèvres, doit interrompre ses études.

Mu'nès poursuit :

— Mon père, étant aveugle et débutant en français, avait besoin de quelqu'un pour l'aider et lui faire la lecture. Il fit passer une annonce dans un journal local ; Suzanne répondit à l'appel. Elle fut plus qu'une lectrice ; elle l'accompagna à ses cours à la faculté des Lettres, et, plus tard, à la Sorbonne. Main dans la main, ils allaient à pied de l'appartement à la place de la Sorbonne.

Nous refaisons aujourd'hui, Mu'nès et moi, le même parcours. A pied comme eux. Le boulevard Saint-Michel est à quelques mètres. Le jeune couple s'arrêtait souvent devant la statue élevée à la gloire des

deux chimistes, Pelletier et Caventou, pionniers de la lutte contre les maladies tropicales. La statue n'est plus, mais le monument existe toujours. Il n'est plus en bronze, mais en pierre, et la statue des deux savants a fait place à leurs médaillons. Le jeune couple, s'il empruntait aujourd'hui le même chemin, tomberait sur le Centre culturel égyptien.

La guerre finie, les Brisseau réintégrèrent leur appartement parisien, et le jeune Taha Hussein se rendit à Paris pour continuer ses études à la Sorbonne. Cependant, rien ne prédisposait au dénouement heureux qui allait suivre.

— La famille de ma mère, raconte Mu'nès, était horrifiée à l'idée que leur fille se marie avec un étudiant

égyptien, pauvre, musulman, et, de surcroît, aveugle. Ma mère tint bon. C'est un de ses oncles, un abbé extrêmement intelligent et cultivé, qui a tranché. A la requête de ma grand-mère, il a demandé un entretien d'une heure, en tête-à-tête, avec mon père. Tous deux sont allés se promener, mon grand-oncle tenant mon père par le bras, et ils ont parlé de choses et d'autres. Au retour, l'abbé dit à sa sœur : « Ne sois pas inquiète ! Au lieu de t'opposer à ce mariage, je crois que tu devrais t'en féliciter, ce jeune homme est un génie. » Suzanne l'avait déjà compris. Ils se marièrent le 2 août 1917.

## DIALOGUES

L'étudiant aux lunettes noires décroche, en cinq ans, une licence, un diplôme d'études supérieures (sur Tacite), l'agrégation et un doctorat (sur Ibn Khaldûn). Il acquiert une connaissance parfaite du grec et du latin. Taha Hussein conservera une admiration sans bornes pour ses deux maîtres, Bloch, un grand helléniste, et, pour le latin et l'histoire romaine, Seignobos. Il suivit aussi des cours de Bergson au Collège de France, de Lévy-Bruhl, le sociologue, et de Massignon, l'orientaliste, qu'il tenait en très haute estime.

Parmi les écrivains français, il rencontre Aragon, Jules Romains et, surtout, André Gide. Sa première rencontre avec celui-ci eut lieu juste après la guerre, au Caire. Elle s'est poursuivie, avec des échanges de lettres. Ce fut une admiration réciproque : Hussein a traduit le *Prométhée mal enchaîné* (1899) et *Thésée* (1946). Gide, de son côté, a préfacé la traduction française du *Livre des jours* (1929) le grand roman autobiographique de Taha Hussein.

Néanmoins, c'est avec Etienneble qu'il eut la relation la plus durable et la plus profonde. En 1942, Taha Hussein, recteur de l'université d'Alexandrie, fait appel à Etienneble, alors aux Etats-Unis, pour y diriger le département de civilisation française. Arrivé au Caire en 1944, Etienneble y



resta quatre ans. Une profonde amitié devait les unir jusqu'en 1973.

Étudiant, jeune marié, professeur au Caire, écrivain renommé, ministre, Taha Hussein est très souvent revenu à Paris ou ailleurs en France, pour des vacances dans les Alpes, le Massif central ou les Pyrénées.

Mu'nès se souvient :

— Il aimait la France, jusqu'à la tendresse. Il aimait l'esprit français, pas le côté gaulois. La verve des chansonniers, leurs allusions politiques, l'amusaient. Je l'emmenais souvent boire un verre au bistrot, il prenait plaisir à écouter les bavardages autour de lui. Il avait un bon rire. Un rire facile. Un rire égyptien. A la maison, nous parlions toujours français. Ma mère n'a jamais vraiment appris l'arabe. Elle se débrouillait dans les magasins et les circonstances de la vie quotidienne. Je crois que cela faisait plaisir à mon père de parler français à la maison. Dans cette langue il a écrit des articles, des conférences, mais moins par goût personnel que pour répondre à des demandes. Il pensait et sentait dans sa langue arabe ;

ensuite seulement il transférait ses idées ou ses sentiments dans une autre.

#### UN LIEN PRIVILÉGIÉ

Comme Hussein Fawzi (1905-1988), dont la femme, française elle aussi, tenait une boutique d'antiquités rue des Ecoles, comme Kamel Hussein et Tawfiq al-Hakim, et comme tant d'autres intellectuels égyptiens moins illustres, Taha Hussein avait ainsi poursuivi la voie ouverte par Tahtawi (1801-1873), cet écrivain égyptien qui vint le premier, en 1830, étudier en France.

Dans l'Égypte, alors sous domination anglaise, l'idéal culturel était en effet français. Taha Hussein s'en est inspiré, notamment en développant la méthode critique d'un Sainte-Beuve et l'art de la nouvelle d'un Maupassant. De sa cécité, de son humble condition sociale, cet homme en révolte contre tous les conformismes a fait le sujet de sa délivrance. L'écriture est devenue pour lui une catharsis, un acte d'élévation et de légitimation.

Mais ce lien privilégié avec un pays et sa culture faillit se rompre en 1956. Taha Hussein n'a jamais pardonné à la France son intervention militaire à Suez. Non qu'il ait été naïf, ou simpliste, dans ses choix politiques. Il n'avait pas ménagé auparavant ses critiques envers le colonialisme français. Mais envahir l'Égypte !

— Arrêtons-nous, si vous le voulez bien, dit soudain Mu'nès. Il y a toujours une connivence, vous le savez, entre un père et sa fille, entre une mère et son fils. Nous n'y avons pas échappé. Il m'aimait beaucoup, je le sais. Jamais il n'y a eu de conflit entre nous. Il aurait pu y en avoir un si j'avais prétendu jouer un rôle dans la littérature arabe. Mais je n'ai jamais eu la prétention d'écrire en arabe, surtout en ayant un père qui s'appelle Taha Hussein.

Les derniers rayons de soleil illuminent Paris. La lumière en partance s'étale comme une palette de couleurs. Lumière et ombre s'opposent et se touchent.

La promenade est finie. ■

#### ŒUVRES DE TAHA HUSSEIN TRADUITES EN FRANÇAIS

**Au-delà du Nil.** Textes choisis et présentés par Jacques Berque. Traduction de Michel Hayek, Anouar Louca, André Miquel, J. Berque et alii. Collection Unesco d'œuvres représentatives, Gallimard, Paris 1977.

**Le livre des jours.** Traduction de Jean Lecerf et Gaston Wiêt, préface d'André Gide. L'Imaginaire, Gallimard, Paris 1984.

**La grande épreuve.** Traduction d'Anouar Louca. Vrin, Paris 1974.

**L'appel du Karaouan.** Traduction de Raymond Francis. Denoël, Paris 1974.

#### CHARBEL DAGHER

est un écrivain et journaliste libanais. Traducteur en arabe de la *Correspondance* de Rimbaud (1986), il a publié de nombreux ouvrages, notamment *Poétique arabe moderne* (1988) et *Miettes du blanc* (1981), un recueil de poèmes.

## A V E N I R S

### COMMENT LES JEUNES VOIENT L'UNESCO...

Réunis au Siège de l'Unesco à Paris du 2 au 13 octobre 1989 pour un séminaire d'information, 30 jeunes venant de 23 pays (voir encadré p. 50) ont écrit à Federico Mayor, Directeur général de l'Unesco, pour lui faire part des remarques que cette réunion leur a inspirées. Leur lettre nous a paru suffisamment intéressante pour que nous décidions d'en publier ici de larges extraits.



#### Monsieur le Directeur général

Ces deux semaines ont été l'occasion pour nous de découvrir l'Unesco en profondeur. Nos activités au sein de nos organisations respectives s'en trouveront indéniablement enrichies. A la fin de ce séminaire, nous tenions à tracer à votre intention, en quelques traits, l'image que nous nous faisons maintenant de l'Unesco.

#### Une organisation intergouvernementale.

Par définition, elle rassemble un grand nombre d'Etats et constitue un lieu privilégié de dialogue, d'échange d'idées et d'informations, en vue de la réalisation des objectifs définis par son Acte constitutif. Mais un champ d'action et une audience aussi diversifiés comportent le risque de voir s'installer une bureaucratie, qui s'interpose entre les différents acteurs. Il nous semble qu'il y a danger de voir un hiatus se créer entre les populations des Etats membres et les fonctionnaires de l'Organisation. Pour cette raison, il nous semble essentiel que l'Unesco

s'attache à conserver des relations étroites avec la base et reste toujours proche des populations.

**La neutralité.** Pour atteindre les buts qu'elle s'est fixés, l'Unesco ne peut intervenir directement dans les affaires des Etats qui la constituent. Mais nous ne pensons pas que cette neutralité doive l'empêcher de protester lorsqu'il est manifeste que les idéaux qu'elle défend ne sont pas respectés par un Etat membre. Pour rester crédible aux yeux de tous, et particulièrement des populations opprimées, il est important que l'Unesco continue à montrer le chemin vers une société juste et humaine, conservant son indépendance d'esprit à travers les hauts et les bas de la politique mondiale.

#### L'engagement des Etats membres.

Les résolutions prises dans le cadre de l'Unesco ne semblent pas toujours appliquées par les Etats membres ; nous souhaiterions voir ceux-ci s'engager avec autant d'enthousiasme

d'enthousiasme que les fonctionnaires de l'Unesco, et en particulier qu'ils se montrent véritablement actifs dans la promotion et l'enseignement des droits de l'homme. Nous aimerions un meilleur suivi et une évaluation plus poussée des réalisations des Etats membres à partir des programmes élaborés par les spécialistes de l'Unesco.

**Un programme très ambitieux.** L'Acte constitutif de l'Unesco assigne à celle-ci des tâches fort étendues et ses programmes sont d'une très grande richesse. Il y a donc un danger de dispersion. Certains parmi nous souhaiteraient que l'Unesco focalise davantage ses actions, d'autres pensent que toutes les tâches de l'Unesco sont importantes et qu'on ne peut en abandonner aucune ; il faudrait en tout cas rechercher une plus grande efficacité, par exemple en renforçant la coopération avec les organisations non gouvernementales, qui représentent un potentiel d'énergie non négligeable.

**La jeunesse.** L'Unesco est une organisation internationale où les jeunes peuvent se faire entendre. Mais la

plupart des jeunes ne savent pas qu'il existe des fonctionnaires internationaux s'intéressant à eux. Nous aimerions que la jeunesse de tous les pays puisse accéder à une meilleure information sur les actions de l'Unesco qui la concernent ; nous aimerions aussi qu'un contact suivi s'instaure entre l'Unesco et les jeunes. Nous aimerions enfin voir se développer des structures dans lesquelles les jeunes puissent agir sur les plans régional, national et international. L'Unesco devrait aider à la prise de conscience sociale de la jeunesse de tous les pays, afin que tous se sentent citoyens du monde.

**L'information.** L'Unesco a un rôle très important à tenir dans la diffusion de l'information : nous souhaiterions voir s'accroître sa présence dans les médias afin que le grand public soit mieux informé des multiples actions de l'Unesco, et qu'ainsi les idéaux de l'Organisation lui deviennent plus familiers. Cette information devrait se faire, tant dans les pays en développement que dans les pays dits industrialisés, qui nous semblent y être encore trop peu sensibilisés. D'autre part, nous pensons que

la très riche information produite par l'Unesco grâce au travail de ses spécialistes pourrait connaître une diffusion plus large. Il est en effet important que tous y aient accès, dans quelque partie du monde que ce soit.

En guise de conclusion, nous sommes conscients qu'une tâche aussi complexe ne peut aller sans difficultés, mais c'est une tâche belle et pleine d'avenir, à laquelle nous croyons tous et dont nous nous ferons les ambassadeurs auprès des jeunes que nous représentons. Conscients du privilège qui fut le nôtre de pouvoir participer à ce séminaire, nous tenons à vous assurer, monsieur le Directeur général, de notre sincère reconnaissance. Nous aimerions aussi remercier toutes les personnes de l'Organisation qui nous ont accueillis avec chaleur et gentillesse.

pour le groupe des participants  
Tania Ogay  
9, chemin de Bourgogne  
1260 NYON  
SUISSE

## Crédits photographiques

Couverture : Launois © Rapho, Paris. Couverture de dos : Roland Michaud © Rapho, Paris. page 2 à gauche : © Marie et Pierre Dionne, P. de Québec. Pages 3 à droite, 5, 7, 8, 9 : © Miroir, Paris. Page 6 : © Cahiers du Cinéma, Paris. Page 10 : © Réunion des musées nationaux. Louvre, Paris. Pages 12, 16, 26-27, 28, 32, 33 en bas, 34 : © Dagli Orti, Paris. Page 14 à gauche : Paolo Koch © Rapho, Paris. Page 14 à droite : © J.-L. Nou, Paris. Page 15 : © Roger-Viollet, Paris. Pages 16-17, 27 à droite : © Jean-Loup Charmet, Paris. Page 18 : Jean Mazonod, in *L'art grec* © Ed. Citadelles, Paris. Page 19 : © Eberhardt Thiem, Lotos Film, Kaufbeuren, RFA. Page 20 : © Réunion des musées nationaux. Musée du Louvre, Paris. Pages 21, 24, 36, 37, 39 : © Bibliothèque nationale, Paris. Page 21 à droite : Museum of Fine Arts, Boston. Pages 22-23 : © Document M. V. Elisseef. Page 23 à droite : © National Palace Museum, Taibei. Page 25 : David Harris © Musée d'Israël, Jérusalem. Page 26 à gauche : Erich Lessing © Magnum, Paris. Page 29 en haut, en bas à gauche : A. Muñoz de Pablos, Paris. Page 29 en bas à droite : © Musée de Cluny, Paris. Pages 30-31 : © Osvaldo Böhm, Italie. Page 33 en haut : © André Held, Lausanne. Pages 35, 38 : Roland et Sabrina Michaud © Rapho, Paris. Page 40 : Gérard Gasquet © Hoa-qui, Paris. Page 41 : © Almasy, Thoiry. Page 42 : M. et A. Kirtley © ANA, Paris. Pages 43 en haut, 44 en haut : © Collection Viollet, Paris. Page 43 en bas : © APN, Paris. Page 44 en bas : © Harlingue-Viollet, Paris. Page 46 : © Cahiers du Cinéma, Paris. Page 47 : Robert Doisneau © Rapho, Paris. Page 48 : © Al-Yom Assabeh.

## Une même route, ensemble

Ces jeunes sont, dans leurs pays respectifs, responsables de mouvements de jeunesse, de Clubs Unesco, d'écoles associées ou d'activités de jeunesse au sein des commissions nationales pour l'Unesco. Les 23 pays d'où ils sont venus sont, en Europe : la République fédérale d'Allemagne, la Belgique, la Bulgarie, le Danemark, l'Espagne, la France, la Grèce, l'Italie, la Pologne, le Portugal, la Suisse, l'URSS, la Yougoslavie ; en Afrique : le Bénin, le Burkina Faso, l'Ouganda, le Sénégal, le Togo, le Zaïre ; en Amérique latine : la Colombie, Haïti, l'Uruguay ; dans les Etats arabes : la Tunisie.

### Les Clubs Unesco

sont des groupements de personnes de tous âges, de tous horizons professionnels qui partagent l'idéal de l'Unesco, cherchent à le faire connaître et s'associent à l'œuvre de l'Organisation internationale en entretenant des activités inspirées directement de celles de l'Unesco. Véritables centres d'éducation permanente, ces Clubs jouent pour leurs membres un rôle formateur. Leur mouvement s'est étendu progressivement dans le monde jusqu'à dépasser, en 1989, 3 500 Clubs répartis dans plus de cent pays.

### Le Système des écoles associées de l'Unesco

visent à promouvoir la coopération et la paix internationales, les droits de l'homme et les libertés fondamentales grâce à l'éducation scolaire : c'est un mécanisme unique d'expérimentation et d'innovation pour la formation des nouveaux citoyens d'aujourd'hui. Fruit d'un effort commun de l'Unesco, des commissions nationales pour l'Unesco et des ministères de l'éducation, auquel participent des enseignants, des élèves et d'autres personnes, il vise à aider les jeunes à comprendre que, dans un monde caractérisé par l'interdépendance, les pays et les peuples doivent, s'ils veulent non seulement éviter les conflits et les bouleversements, mais tout simplement assurer la survie de ce monde, apprendre à s'entendre et à travailler ensemble pour garantir à l'humanité un avenir meilleur. En 1989, le Système comprenait quelque 2 300 établissements dans 98 pays.

### Les commissions nationales pour l'Unesco,

créées par les Etats membres en vue de coopérer avec l'Unesco, comprennent des représentants de leur gouvernement et des différents groupes qui s'intéressent aux problèmes d'éducation, de science, de culture et de communication. Véritables organes de consultation, de liaison, d'information et d'exécution, elles participent à l'action de l'Unesco, en particulier à l'élaboration et à l'exécution de ses programmes. Au cours de ces dix dernières années, elles ont mené avec succès diverses activités — enquêtes, études, colloques et réunion d'experts intéressant le Programme de l'Unesco — et en ont assuré la diffusion des résultats.

**TÉLÉPHONE :**

POUR JOINDRE DIRECTEMENT VOTRE CORRESPONDANT  
COMPOSEZ LE 45. 68. ... SUIVI DES QUATRE CHIFFRES QUI  
FIGURENT ENTRE PARENTHÈSES À LA SUITE DE CHAQUE NOM.

**Directeur :** Bahgat Elnadi  
**Rédacteur en chef :** Adel Rifaat

**RÉDACTION AU SIÈGE**

**Secrétaire de rédaction :** Gillian Whitcomb  
**Français :** Alain Lévêque, Neda El Khazen  
**Anglais :** Roy Malkin, Caroline Lawrence  
**Espagnol :** Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina  
**Arabe :** Abdelrashid Elsadek Mahmoudi  
**Russe :** Gueorgui Zéline  
**Etudes et recherches :** Fernando Ainsa  
**Unité artistique, fabrication :** Georges Servat  
**Illustration :** Ariane Bailey (46.90)  
**Documentation :** Violette Ringelstein (46.85)  
**Relations éditions hors Siège :** Solange Belin  
**Relations avec le public :** Claudie Duhamel (45.86)  
**Secrétariat de direction :** Annie Brachet (47.15),  
Mouna Chatta  
**Editions en braille (français, anglais, espagnol et  
coréen) :** Marie-Dominique Bourgeois (46.92)

**ÉDIMONS HORS SIÈGE**

**Russe :** Alexandre Melnikov (Moscou)  
**Allemand :** Werner Merkli (Berne)  
**Italien :** Mario Guidotti (Rome)  
**Hindî :** Ganga Prashad Vimal (Delhi)  
**Tamoul :** M. Mohammed Mustafa (Madras)  
**Persan :** H. Sadough Vanini (Téhéran)  
**Néerlandais :** Paul Morren (Anvers)  
**Portugais :** Benedicto Silva (Rio de Janeiro)  
**Turc :** Mefra Ilgazer (Istanbul)  
**Ourdou :** Hakim Mohammed Saïd (Karachi)  
**Catalan :** Joan Carreras i Marti (Barcelone)  
**Malais :** Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)  
**Coréen :** Paik Syeung Gil (Séoul)  
**Kiswahili :** Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)  
**Croato-serbe, Macédonien, Serbo-croate,**  
**Slovène :** Bozidar Perković (Belgrade)  
**Chinois :** Shen Guofen (Beijing)  
**Bulgare :** Goran Gotev (Sofia)  
**Grec :** Nicolas Papageorgiou (Athènes)  
**Cinghalais :** S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)  
**Finois :** Marjatta Oksanen (Helsinki)  
**Suédois :** Manni Kössler (Stockholm)  
**Basque :** Gurutz Larrañaga (San Sebastian)  
**Thaï :** Savitri Suwansathit (Bangkok)  
**Vietnamien :** Dao Tung (Hanoi)  
**Pachto :** Zmarai Mohaqiq (Kaboul)  
**Haoussa :** Habib Alhassan (Sokoto)  
**Bangla :** Abdullah A. M. Sharafuddin (Dacca)

**VENTES ET PROMOTION**

**Responsable :** Henry Knobil (45.88), **Assistante :** Marie-  
Noëlle Brantet (45.89), **Abonnements :** Marie-Thérèse  
Hardy (45.65), Jocelyne Despouy, Alpha Diakité, Jacqueline  
Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Michel Ravassard,  
Mohamed Salah El Din,  
**Liaison agents et abonnés :** Ginette Motreff (45.64),  
**Comptabilité :** Liliane Tasch (45.66),  
**Projets culturels :** Ricardo Zamora-Perez (45.80),  
**Magasin :** Hector Garcia Sandoval (47.50)

**PUBLICITÉ**

**Publicat :** 17, Boulevard Poissonnière, 75002 Paris.  
Tél. : 40.26.51.26  
**Directeur commercial :** Benoît Rosier  
**Directeur de la publicité :** Danièle Michelet

**ABONNEMENTS**  
Tél. : 45.68.45.65

1 an : 126 francs français. 2 ans : 234 francs.  
**Pour les pays en développement :**  
1 an : 99 francs français. 2 ans : 180 francs  
Reproduction sous forme de microfiches (1 an) : 85 francs.  
Reliure pour une année : 68 francs  
Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre  
de l'Unesco.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition  
d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits  
du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois  
justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos  
non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande.  
Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils  
sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant  
dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non  
pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des  
articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières  
qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas  
reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DEPOT LEGAL : C1 - MARS 1990

COMMISSION PARITAIRE N° 27253 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.  
Photocomposition : Le Courrier de l'Unesco. Photogravure-impression :  
Maury-imprimeur S.A., Z.I. route d'Etampes, 45330 Malesherbes

ISSN 0304-3118 N° 3 - 1990 - OPI - 90 - 3 - 478 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart publicitaire de 4 pages  
situé entre les pages 10-11 et 42-43.

Notre prochain numéro :

la deuxième volet de  
« si l'Histoire m'était contée » :

# PENSER LE PASSÉ

avec Mommsen

Michelet

Hegel

Marx

Braudel...

à travers

l'Afrique

l'Europe

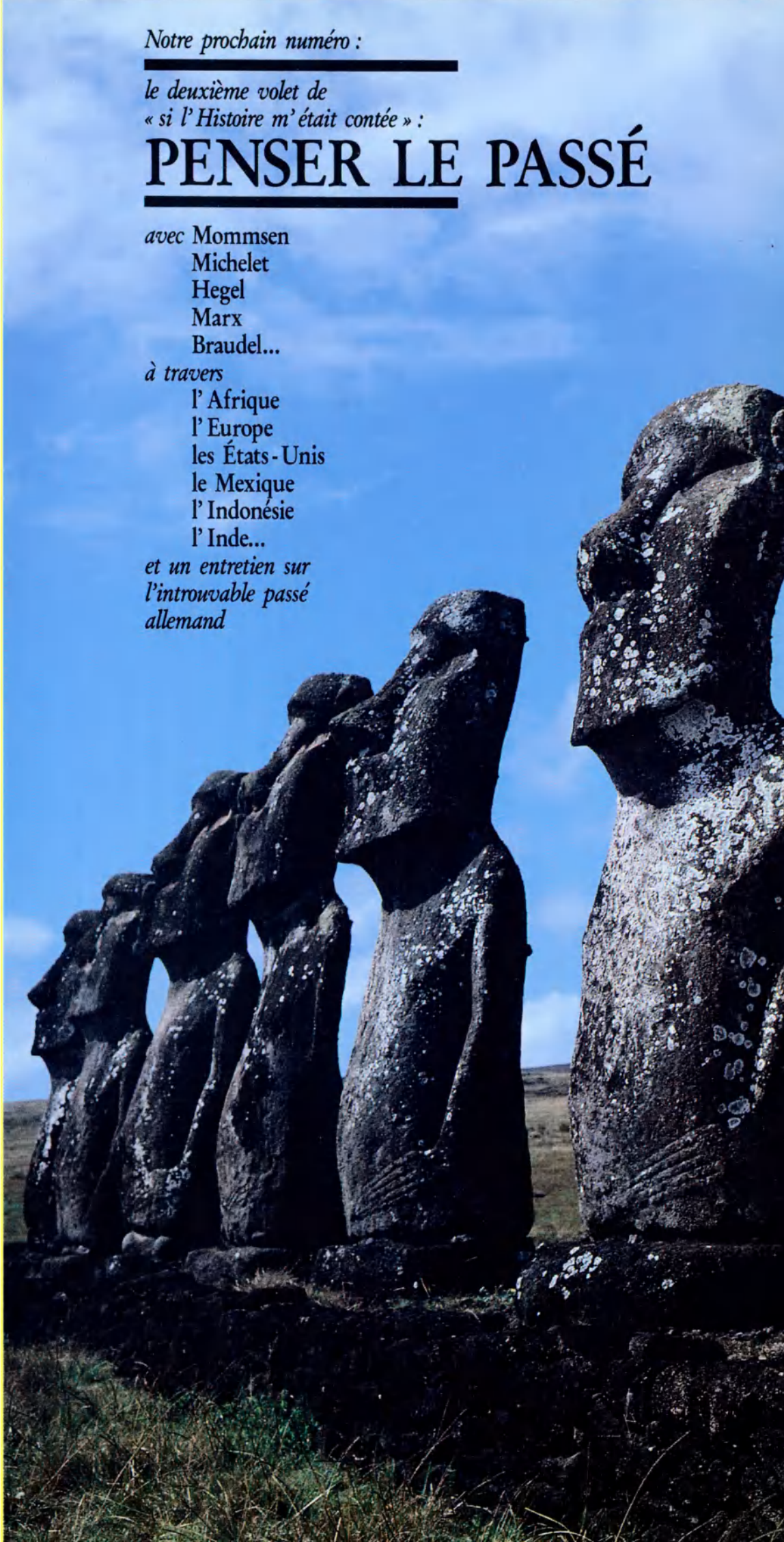
les États-Unis

le Mexique

l'Indonésie

l'Inde...

et un entretien sur  
l'introuvable passé  
allemand



大成至聖文宣王殿

